N° 122 NOVEMBRE 1929.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

Directeur : M.-V. BERNADOT, O. P.

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La Sainte Vierge et le Saint-Sacrement (1)

Nous voici, nous qui sommes venus de loin, à travers vents et marées; et voici que nous avons connu des saisons changées, des cieux tout autres, la face de la terre toujours modifiée; nous sommes passés tour à tour du silence mystérieux de ces choses démesurées que sont le ciel et la mer au chaos plus déroutant encore de toutes les langues de la terre; nous avons croisé en route les peuples de toute race, de toute couleur, de toute croyance; nous avons vu les bêtes et les plantes sans cesse différentes des nôtres, les heures bousculées, et les jours soudain raccourcis, et nous avons constaté ainsi, une fois de plus, la mutabilité et l'instabilité des choses de ce monde, pour retrouver et fêter ici l'Immuable, celui qui ne change pas

(1) Ce rapport a été lu au Congrès eucharistique international de Sydney. Nous croyons être agréable à nos lecteurs en le publiant dans son originale intégrité. Il contient des considérations dont l'intérêt déborde les cadres d'un congrès.

et se donne partout de même à tous : « *Jesu heri et hodie et in saecula saeculorum* », et pour associer ici à notre joie, en notre cœur, celle qui, partout, veille sur tous avec autant d'amour, après nous avoir donné, à tous et pour toujours, sur la terre comme au ciel, notre Sauveur.

Ce que nous venons fêter ici, après un voyage qui, bien que direct, a duré pour nous plus d'un mois, c'est cela même que nous avions à notre point de départ. Mais si nous sommes ici à cette heure, c'est justement afin de pouvoir mieux affirmer au monde cette identité et cette pérennité ; c'est afin de montrer combien il est le même pour toutes les races, pour toutes les nations, pour tous les temps; c'est afin de prouver une fois de plus, par un pèlerinage d'une extrémité de la terre à l'autre, dont l'objet n'a pourtant pas à bouger de notre cœur, que tous sont faits pour le reconnaître, l'adorer, vivre de lui, vivre par lui d'une même vie pour la vie éternelle. Nous sommes venus redire ici, à l'autre bout du monde, deux choses : qu'un même pain de vie, qui est le corps du Christ, nourrit pour la vie éternelle les âmes de tous les peuples sous tous les cieux et durant tous les siècles; et que nous voulons crier merci à celle qui nous l'a procuré.

Nous avons cheminé longtemps, toujours guidés par les cinq étoiles de votre Croix du Sud, et nous nous sommes arrêtés là où l'on nous a dit : « Sous ces cinq « étoiles, vous trouverez une femme — la même — avec « un enfant dans les langes — le même —. » Et, nous prosternant, nous avons adoré l'enfant, et béni la mère. Et, de concert avec vous, nous allons les fêter maintenant.

C'est avec joie que nous venons à vous aussi, à vous frères d'Australie, nos frères très aimés dans le Christ, dans cette famille de Jésus, qui est plus qu'une famille, *un même corps* mystique, mais réel, issu du corps réel et vivant du Sauveur. Par celui que nous avons partout et

que nous retrouvons ici, c'est vous qui êtes en quelque sorte, et à quelque titre, ici, notre pèlerinage.

C'est avec joie que nous accourons vers un pays qui, pays du soleil, semble aussi vouloir être avant tout le pays du Soleil de Justice, en prouvant sa foi par un progrès continu, joyeux, épanoui, vivifiant.

C'est avec joie que nous saluons le pays de la Croix du Sud, qui tient à être digne de son emblème, ornement de son ciel, évocation de son Sauveur.

Le pays tout d'azur et d'or candide, paré déjà par la nature aux couleurs de Marie.

Le pays des bergeries et des étoiles, où les bergers peuvent toujours, en un ciel sans nuages, percevoir sans cesse, par un simple regard jeté au-dessus de leurs fronts, ce qui domine de si haut notre monde, et seraient doublement coupables, dans ces conditions, de trop songer à la terre à propos de leurs troupeaux. Bergeries sous les étoiles, faites aussi pour rappeler aujourd'hui, dans nos assises, à vos prières comme aux nôtres, l'unique pasteur qui nous guide et l'unique bercail que nous formons, que le monde entier devrait former.

Nous sommes venus. Et nous avons à traiter ici, pour l'aube de ce congrès, dans un pays à l'aube de sa jeune et puissante vie, le sujet qui représente le mieux l'aube de notre salut, son origine passée et toujours, par quelque endroit, actuelle : le rapport entre celle qui nous a donné le Seigneur-Dieu incarné parmi nous, et le don prodigieux, sous l'apparence d'un peu de pain, de lui-même par lui-même, grâce à elle, pour notre salut.

A ce début de congrès, pour être fidèle à son esprit, je demanderai à vos âmes comme à la mienne de s'agenouiller en quelque sorte, invisiblement, ainsi que nous le faisons en fléchissant visiblement les genoux, quand, à la fin de la messe, nous disons ces mots de l'Évangile selon

saint Jean, qui vont dominer de leur écrasant et bienheureux mystère toutes nos réflexions : « *Et Verbum caro factum est*, et le Verbe s'est fait chair », et par cette femme il est ici.

Le programme qui doit nous diriger exprime cela d'un mot, clair mais défectueux, que j'abandonnerai aussitôt, après ne m'en être servi qu'une fois : notre *dette* envers Marie, pour le présent divin du corps et du sang de Notre-Seigneur dans le pain de vie.

Ce n'est pas d'une dette que nous avons à parler, et ce n'est surtout pas comme d'une dette que je voudrais vous en parler. La grâce appelle l'action de grâces, l'effusion d'un « merci » passionné, véhément, attendri et soucieux de se prouver par des actes, beaucoup plus qu'elle n'évoque l'échéance de je ne sais quelle lettre de change du Tout-Puissant, tirée sur nous pour tel ou tel bienfait qu'il n'a jamais songé à nous marchander. Dette et même devoir sont des mots point aimés pour signifier l'attitude de l'être gratifié et de dons qui, du côté de Dieu, voudraient être des dons gratuits dans tous les sens du mot. C'est *aussi* cela, mais pour nous surtout *ce n'est pas que cela*, et, si nous sommes dignes d'être ici pour ce que nous avons à y faire, nous n'y songerons guère au cours de notre entretien. Ces mots, nous ne les emploierons qu'en passant, pour apprendre ce qu'ils impliquent à ceux qui l'ignorent, le rappeler à ceux qui l'oublient, et donner à notre reconnaissance quelque chose de plus conscient, de plus viril. On ne parle aux enfants de leurs devoirs envers leurs parents que s'ils les méconnaissent tant soit peu. Ici, c'est autre chose. Nous songerons à ce que nous lui devons, à cette mère de notre Sauveur, non pas tant au sens d'une dette, qu'en la bénissant et en l'aimant davantage, occupés que nous serons à contempler ce qu'elle nous a fourni et la façon dont elle nous l'a fourni, cher-

chant, plutôt que je ne sais quelle abstraite satisfaction à une exigence manifeste, la joie filiale de trouver des raisons nouvelles, profondes, réelles et vivantes, à notre amour, à notre émerveillement, à notre adoration pour Dieu dans ses œuvres les plus hautes. C'est en esprit de joie et d'amour que nous nous pencherons sur ces mystères rapprochés l'un de l'autre, où s'avère, à un tel degré, la miséricorde de Dieu.

Ce que nous devons à Marie à propos de l'Eucharistie est d'un ordre infiniment plus élevé et d'une liaison plus intime que tout autre bienfait venu à nous par son entremise.

Ma tâche n'est pas de justifier, contre certaines critiques, un programme qui a été agréé par le Vicaire de Jésus-Christ; elle est peut-être de l'expliquer cependant.

Pourquoi entre tous les sacrements et les bienfaits du Dieu vivant, dus indirectement à celle qui nous a donné notre Sauveur, cette place à part et ce rapprochement poussé à l'extrême avec un seul d'entre eux? Pourquoi, dans la glorification du pain de vie, à laquelle, depuis cinquante ans bientôt, nos assises sont consacrées, greffer encore davantage sur cette dévotion principale et seule explicitement signifiée une dévotion spéciale à la Sainte Vierge?

C'est qu'ici, pour amener un tel rapprochement provoqué peut-être en apparence accidentellement, mais en réalité grâce à une disposition particulière de la Providence, par une heureuse rencontre de fêtes — c'est que pour souligner ainsi une attitude plus délibérément voulue de notre piété, il existe entre Marie et le Saint-Sacrement des relations qu'il importe de marquer toujours davantage.

Sans doute tout ce qui nous vient de Jésus nous vient indirectement de Marie, et légitime une incessante recon-

naissance, et fixe, chez nous, une attention productrice d'enseignements comme de grâces; mais les autres sacrements ou bienfaits divins sont des « instruments séparés », des dérivations de l'activité du Seigneur : le Sacrement qui nous réunit ici est le corps même du Fils de Marie, en personne et non plus en retentissements de son action. La situation, là, est la même que pour l'incarnation tout entière qu'elle prolonge parmi nous; au lieu de telle grâce, de tel secours du Fils de Marie, ici, c'est le corps et le sang du Fils de Marie lui-même, qui se présente à nous. Et l'Église tient à proclamer l'identité absolue du corps de Jésus tel qu'il nous est donné dans l'Eucharistie avec le corps de Jésus né de Marie. Sans qu'il fût différent, nous aurions pu, dans les desseins de Dieu, voir ce lien moins affirmé sous une présentation différente. Or il l'est, Dieu a voulu qu'il le soit. Ce qu'on salue dans nos églises, c'est cela; la voix du Saint-Esprit, avec toute son autorité, nous y fait chanter : « *Ave, verum corpus natum de Maria Virgine.* » C'est ce qui doit planer en chant vivant de foi, d'espérance et d'amour, au-dessus de notre assemblée, comme hymne distinctive, comme âme parlante de nos réunions d'aujourd'hui.

Et c'est ici le corps et le sang du Christ que nous fêtons; *le corps du Christ*, c'est-à-dire ce qui a été vraiment et substantiellement emprunté à Marie pour devenir réellement et substantiellement à Jésus; ce par quoi Jésus a dépendu de Marie plus que de tout être au monde. Et *le sang du Christ*, ce sang qu'il a puisé en elle afin de pouvoir le répandre pour nous.

Ce sacrement nous est donné dans le sacrifice que nous fêtons avec lui, ce sacrifice de la messe, qui, suivant l'enseignement infaillible de l'Église, répète en vérité, continue, applique à nos âmes le sacrifice de la croix, par lequel Marie a livré au monde, pour notre salut, au prix

du plus affreux déchirement qui puisse être, le fils divin qui lui avait été donné.

Elle est là aussi dans une position unique pour notre adoption filiale, à la place de Jésus et à la suite de saint Jean, en ce sacrifice de la croix, continué dans notre messe et dans notre communion.

Elle est là comme modèle proposé et opérant, et comme réalité fondue avec nous par ce que met en œuvre la communion des saints; elle est là dans la participation à la messe et à la communion de la messe qui nous unit à Dieu et nous fait frères d'une unique famille, sur la terre comme au ciel.

Si elle est cela vis-à-vis de l'auteur du sacrement, contenu cette fois tout entier dans ce sacrement qu'il nous livre, si elle est cela dans le sacrifice qui nous le donne et dans la famille unique qui s'est faite au pied de la Croix, — vis-à-vis du sacrement lui-même il y a, de plus, un lien spécial, étroit et direct, comme nous le verrons mieux tantôt; c'est le seul qui soit vraiment fait pour elle, institué avant tout pour elle, comme il est tout entier venu d'elle par celui qui est, en lui, donné. Il est, au premier chef, le sacrement de la Sainte Vierge, il lui appartient.

Plus que partout ailleurs enfin, elle se trouve là, par une assistance perpétuelle, due à l'origine même de ce qui est donné, à l'état même de sa vie bienheureuse, à son affection maternelle, à son office de médiation universelle, à ce rôle de suivre l'Agneau partout où il va, réservé aux vierges, et entre toutes, à la Vierge des vierges ; tous points auxquels nous toucherons brièvement tantôt, l'un après l'autre. Il y a plus : le mystère de l'Assomption, en parallèle avec celui de l'Eucharistie, semble si étroitement lié à lui qu'il le complète et le couronne en lui donnant son sens le plus joyeux et le plus achevé.

Ce n'est pas tout : Marie ressemble à l'Eucharistie (et

d'ailleurs quoi d'étonnant qu'elle ressemble à ce qui est son fils, comme son fils lui ressemble, et cela dans le chef-d'œuvre de ce que son fils a fait!). Ce qu'elle a été est sur ce modèle; ce qui nous est resté d'elle l'est aussi, d'une autre façon.

L'Eucharistie ressemble à Marie (et quoi d'étonnant encore, venant d'elle par celui qui est là donné?).

Marie aide à comprendre l'Eucharistie et à l'aimer.

L'Eucharistie aide à comprendre Marie et à l'aimer, et ceci aussi bien dans l'ordre des idées pures et des réalités essentielles que dans l'histoire de ce que la Providence fait et laisse faire parmi nous, au cours des siècles, dans l'Église, où il n'est pas jusqu'aux sanctuaires de Marie qui ne semblent voués à glorifier le Saint-Sacrement, tandis que le Saint-Sacrement paraît prendre à tâche de toujours faire resplendir davantage les grandeurs de Marie.

Il importe donc sans doute, par le sujet même qu'on nous a proposé, de mettre en lumière une richesse surnaturelle de plus dans le trésor de l'Église, à l'occasion des fêtes d'aujourd'hui, comme il importe de fournir ici à Dieu, à cette occasion, autre chose que ce simple hommage intellectuel né de notre réflexion aimante, à côté des manifestations extérieures louables mais imparfaites, si touchantes et bien agréées de Dieu qu'elles soient. Et dans le déroulement de ce que Dieu opère pour nous en ce monde, s'il en est ainsi, c'est qu'il y a quelque chose qui doit se faire, quelque étincelle au moins qui doit jaillir de la rencontre de ces pierres que Pierre a choisies, ou qu'avec l'aveu de Pierre les membres vivants du Christ ont apportées ici pour édifier à la faveur de nos efforts une discrète et sainte assise de la Jérusalem céleste.

Outre ces raisons profondes, que la suite de notre entretien mettra davantage en évidence, sur le fait lui-même d'un rapprochement nouveau, solennel, entre la Vierge

et l'Hostie, amené dans nos esprits et dans nos cœurs, nous pouvons redire avec Bossuet, en toute exactitude, que pour la compréhension de l'œuvre du salut et pour le progrès de nos âmes : « Il en est de ce fils et de cette « mère comme de deux miroirs opposés qui se renvoyant « réciproquement tout ce qu'ils reçoivent par une espèce « d'émulation multiplient les objets jusqu'à l'infini » (Ier Sermon pour le Vendredi-Saint, sur la Passion de N.-S.)

A cause de cette relation spéciale de la sainte Vierge et du sacrement qui nous présente son fils, il est deux étapes dans le mouvement de notre pensée vers le double sujet qui nous occupe. L'une s'étend à l'œuvre du « fiat » dans un passé continué, perpétué, et se rapporte à celui qui nous est donné dans le Sacrement; l'autre se réfère au Sacrement lui-même. Et la première, qui paraît s'éloigner quelque peu du sujet et de l'occasion, en est au contraire la condition même et la voie d'accès. L'Eucharistie n'est que l'Incarnation perpétuée, et le « fiat » qui a produit, par l'opération du Saint-Esprit, la venue du Sauveur parmi nous, est le point de départ qui s'impose d'abord inévitablement à notre pensée.

Le Dieu qui s'est fait chair a tiré de Marie cette chair. Jésus est à la fois « ex Maria et ex Deo », comme le dit saint Ignace aux Éphésiens dès l'aurore de l'Église. Suivant ces mots qui semblent au premier abord un peu durs, secs et obscurs, mais si pleins de choses, et par où la théologie a essayé de préciser exactement la pensée humaine là-dessus — « consubstantiel » au Père éternel en tant que Dieu, il est aussi, suivant les paroles du vénérable Bède, en tant qu'homme, « *consubstantiel* à sa Mère ». Leur sens s'éclaire, se vivifie, et se comprend alors dans toute la profondeur du don prodigieux, dans toute l'ingéniosité sans fin de l'amour divin à notre

recherche. Le Médiateur nous montre ici comment on tient les deux bouts de la chaîne dans l'œuvre de notre salut : la nature divine venue par la génération éternelle du Verbe, l'humaine prise là, avec la plus étroite, la plus intime, la plus complète des parentés de la terre, par celui qui est à la fois fils de Dieu et fils de l'homme, le tout ne faisant qu'un, nature humaine empruntée pour être saisie, passée dans un autre ordre; ni détruite, ni confondue, ni altérée, mais demeurant intégrale, parfaite et toute pure, ravie seulement jusqu'à ne faire qu'une personne avec le Verbe de Dieu. Ce n'est plus, si étroitement uni qu'on puisse l'être : « Ceci est à moi », que Dieu vient dire par son Verbe éternel, à une nature dont il s'empare en ce monde, mais : « Ceci ne fait qu'un avec moi, c'est moi ».

Dans sa piété pleine de connaissances subtiles et de profondes résonances, le moyen âge avait exprimé jusqu'en ses œuvres d'art le lien que crée entre Jésus et Marie cette maternité humaine de l'Être divin, et avait su le faire par un noble et mystérieux symbole dont le sens est resté longtemps obscur à nos générations modernes, moins préoccupées de vivre parmi les réalités de la foi, et moins au courant des textes liturgiques intentionnellement choisis par l'Église : le symbole de la plume et de l'encrier. Employé dans les œuvres de sculpture et de peinture, ce motif abonde au XV[e] siècle, en pays flamand, ainsi que dans la France du Nord et jusqu'en Italie, où, en dernier lieu, Botticelli a voulu en faire le sujet d'un admirable tableau. En toutes ces images, qui surprennent et intriguent les non-initiés, Marie est représentée tenant un encrier, où, les yeux fixés sur sa mère, l'enfant Jésus trempe une plume pour écrire, sur un parchemin qu'on lui tend, des mots encore indéterminés. L'allusion va tout entière et fort exactement au mystère de l'Incarna-

tion. L'emploi durant le temps de Noël, aux messes de la sainte Vierge, du fragment du psaume 44 « *sicut calamus velociter scribentis* », est le point de départ liturgique de l'allégorie, choisie dans la prière de l'Église. Mais l'allégorie elle-même dit ceci : Le Verbe divin, la Parole incréée, le Verbe ineffable, le Verbe d'abord balbutié dans le langage humain, s'écrit enfin tout entier par Marie, en caractères de chair et de sang, pour le salut de tous. Les Saintes Écritures ne sont plus désormais des prophéties et des images. Le Verbe s'est fait fils de l'homme depuis le *Fiat* de Marie, et il écrit avec sa chair et son sang toute la parole de Dieu, tout le secret de Dieu à notre égard — et pour l'Éternité.

Ce qui nous l'a donné, ce Sauveur et ce Pain de vie, c'est un *Fiat* qui exprime le Verbe et, par la toute-puissance de Dieu, en réalise la venue parmi nous. Bossuet nous dit, en son I^er^ Sermon sur l'Annonciation : « Le Père éternel envoie un ange à cette femme « bénie entre toutes « les femmes », pour lui proposer le mystère qui ne s'achèvera pas tant que Marie sera incertaine, si bien que ce grand ouvrage de l'Incarnation qui tient, depuis tant de siècles, toute la nature en attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir, demeure encore en suspens jusqu'à ce que la Vierge y ait consenti, tant il a été nécessaire aux hommes que Marie ait désiré leur salut. »

Tout ce qui est humain sur terre et hors de ce monde, et l'univers entier, en outre, attendaient ce mot. Dieu l'attendait aussi, peut-on dire, surtout (et c'est le cas de le rappeler en cette occasion, où nous glorifions le pain du mystique banquet), surtout celui qui avait « désiré d'un grand désir manger avec nous cette Pâque, la première du monde nouveau ». Ce désir, à l'heure où les hommes semblent, comme par ironie, le plus éloignés de la vie commune avec Dieu, le plus voués au mal sur toute la surface de la

terre, une humble femme, en un coin perdu de la misérable Judée, va permettre, d'un seul mot, qu'il soit un jour réalisé. Et la communion de ce matin qui a touché vos lèvres, cette présence réelle de l'Homme-Dieu qui a pénétré ce matin votre chair et votre âme, sont partis de là. Souvenez-vous-en tandis que je vous parle.

Il y a là, a-t-on dit, une parole plus décisive que les mots mêmes de la création. Un autre ordre, infiniment supérieur à la nature même, apparaît. Il avait été dit au premier jour : « Que la lumière soit »... « et la lumière fut ». Ici, c'est ce que l'Église se plaît à appeler le *lumen Christi*, la lumière du Christ, avec tout l'ordre du salut, qui point. Et par un stupéfiant rapprochement, où s'avère en une *lumière* nouvelle (le mot s'impose encore) l'infinité des perfections divines dans l'amour, Dieu ne dit plus seulement alors : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance », mais : « Que celui qui est Dieu, Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, se fasse à la ressemblance de l'homme déchu », non seulement pour lui rendre la place perdue, mais pour le hausser, lui aussi, à la dignité indue de fils de Dieu, de frère du Christ, pour peu qu'en répétant à tout appel de Dieu un *Fiat* semblable à celui de Marie, il use, selon ce que Dieu veut, de ce que ce *Fiat* est venu apporter au monde pour le temps et pour l'éternité.

Cette réponse au *Fiat lux*, cette correspondance de termes mystérieusement productrice du plus grand effet qui ait jamais été produit par la suite des causes et des siècles, celle qui les inaugure, est celle qui commence l'ère divine de ce monde sans cesser d'être pour nous ni la pauvre femme, la frêle créature humaine qu'elle a été, ni l'être fondu en Dieu qu'elle est à cette heure, exerçant sur tout l'univers la royauté la plus illimitée qui soit.

Et depuis le commencement de cette ère, dans l'ordre

nouveau que ce *Fiat* a amené, il y a pour nous une responsabilité inouïe à chaque réponse de nos âmes aux appels de notre Dieu, à chaque condition posée que nous pouvons admettre ou repousser. Ne l'oublions pas, nous sommes toujours à ce titre les fils de Marie et les frères de Jésus, et tout un monde conditionnel est là, dépendant, avec d'infinies conséquences, d'un seul de nos gestes, exécuteur volontaire du vouloir divin.

Fiat donc, *Fiat* d'assentiment compréhensif, devinant, par la plénitude de la grâce, ce que Dieu renferme au plus profond de lui-même, ce qu'il peut préférer en ce monde selon la ressemblance de ses plus incommunicables perfections. *Fiat* différé un instant pour répondre de la façon la plus parfaite, en se sentant prête à refuser, au nom d'un plus grand amour de Dieu, la plus sainte des missions, si cette mission se présentait au prix d'un sacrifice qui ferait passer une réalisation plus humaine des miséricordes divines avant le souci d'un bien plus sacré, plus réservé à Dieu, son absolue consécration virginale à l'infinie pureté de Dieu ; et *Fiat* récompensé peut-être encore davantage pour cette condition mise, plus digne de Dieu, que pour l'assentiment lui-même à ce que Dieu venait lui proposer ainsi.

Fiat préparé par toute une série d'ascensions successives, « disposées en son cœur » durant toute l'existence jusque-là vécue, dans une accumulation de grâces jamais entravées et aboutissant, comme à un sommet, à la conception spirituelle du Fils de Dieu tel que le monde l'attendait, tel qu'il est, pour pouvoir, sinon mériter au sens absolu de le faire descendre en son sein, au moins mériter de ne pas en être indigne et d'avoir fait, dans la plénitude de la grâce, tout ce qu'un être humain pouvait faire pour l'appeler en elle par ses prières, ses vertus, son action sur le Cœur de Dieu, d'être sanctifié, choisi par

lui entre tous les êtres : « *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum...* »

Fiat qui fait que « la servante de Dieu », parce qu'elle est et veut absolument n'être que la servante du Seigneur, voit Dieu se mettre désormais à notre service. Il nous l'a dit : « Il est venu servir : *venit ministrare* », et il demeure comme à nos ordres. Il nous l'a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai : *quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam* ». Allant par un « commandement nouveau », qu'il exécute avant nous et plus que nous, jusqu'à se mettre aux pieds de ses enfants pour les laver.

Et désormais le Dieu qui commande à tout, pour nous faire participer au salut qu'il nous offre, se met à notre merci, comme à notre disposition, depuis le lavement des pieds jusqu'à la Croix, depuis l'obéissance à Joseph dans l'atelier jusqu'à celle dont il témoigne vis-à-vis de tout prêtre à l'autel, depuis le tabernacle jusqu'au viatique de notre dernière heure.

Fiat qui suffit pour qu'au même instant se forme, du corps et du sang de Marie, le premier commencement du corps et du sang de Jésus, ce même corps que vous avez reçu, que nous avons reçu, que, ce matin, nous avons appelé à nouveau en ce monde. Comment? Faut-il le rechercher? Dans l'hymne acathiste des Grecs, parmi les milliers de noms pleins de sens qui s'accumulent et se pressent en une litanie presque sans fin, pour louer la sainte Vierge, l'un d'eux me vient à l'esprit à ce sujet plus indiqué que tout autre : « Salut, toi qui « en ces œu- « vres inouïes de notre Dieu » n'as pas cherché à savoir le comment. » C'est *l'ombre du Saint-Esprit,* ce n'est pas la flamme de la Pentecôte qui est alors venue sur Marie pour accomplir le mystère. Et c'est dans cette ombre qu'une âme faite sur le modèle de Marie doit rester —

jusque dans les mouvements de piété que l'Esprit-Saint peut susciter en nos âmes, — quand ce mystère nous est proposé.

Quis enarrabit generationes suas?

La formule qu'emploient les livres et les instructions courantes nous fait entendre que le corps de Notre-Seigneur, le même que nous fêtons et recevons ici, a été formé du « sang le plus pur de Marie »; cette rédaction assez plate n'est pas inexacte, mais elle semble quelque peu vide, tout en étant trop appuyée. Elle évoque, tout à la fois, quelque chose de trop matériellement envisagé, de trop vague. Elle dit trop et trop peu; trop mal aussi, avec lourdeur de signification et timidité de foi.

S'il est permis de songer à quelque chose de plus précis et de plus satisfaisant à ce sujet, ne serait-il pas doux de se dire que ce doit être, emporté dans le courant des veines, le sang même qui a permis, à l'instant décisif, de formuler la pensée de suprême amour de Dieu, celui, aussi, qui s'est porté au cœur et aux lèvres pour faire vouloir et proférer le « fiat », celui qui s'est ému à la première apparition de l'ange, celui qui *a servi, vraiment servi* à la vie de la grâce dans la réalité vivante de ce corps, n'est-il pas permis de se dire que ce fut cette matière vraiment élue qui est venue former les premières ébauches du corps et du sang de Jésus, en se posant sur une parcelle infime et pure de toute souillure originelle, blottie en un être déjà racheté par le sang qui allait sortir du fruit de ses entrailles? Ce sang qui désormais se relie à Dieu par ce qu'il y a de plus saint sur la terre et dans le ciel, se lie, dans le passé, à l'humanité la plus mêlée, aux hommes de péché comme aux hommes de bien, dans cette descendance de la première Ève à la nouvelle mère des vivants; l'arbre de Jessé, branche portée par l'arbre des premiers jours, devient l'arbre de vie, la

vigne dont, à notre tour, nous devenons les sarments porteurs de fruits bénis. Et de ce côté-là, aussi, quels mystères profonds de choses voulues jusque dans le secret des corps et des âmes, à travers les générations humaines, dans ces desseins de Dieu, exempts de toute industrieuse recherche, mais où tout se trouve prodigieusement disposé comme par l'art le plus inconcevable, dans la seule harmonie d'un acte unique et pur!

Et si l'ordre naturel a été suivi, voici le mystère *d'un seul cœur*, battant d'un rythme unique après le premier instant de l'Incarnation, le cœur immaculé de cette Vierge plus vierge que toutes et plus mère que toutes, puisque, de toutes les mères, c'est la seule à avoir formé à elle seule le corps de son enfant.

Et le sang qui se donne sans cesse, et le lait qui va être fourni. Mais plus que tout cela, pour l'union intime des êtres, l'âme qui suit Dieu en toutes choses et qui se rend par là toujours plus digne de le porter dans ses entrailles.

Le premier « fiat » qui fait de Marie la mère de notre Dieu et Sauveur est suivi de bien d'autres qui nous acheminent non plus seulement vers Celui que nous recevons dans le sacrement de l'autel, mais vers ce sacrement lui-même. Ceux qu'appelle notre sujet sont surtout ceux de la croix et de la première messe.....

(*A suivre.*)

Prince Vladimir Ghika.

Le salut par la prière [1]

I. — La prière, acte de la raison

Notre étude sur la nécessité de la grâce (2) amène une étude parallèle sur la nécessité de la prière. Car il est dans l'ordre de la Providence divine que la grâce, qui donne de vouloir et d'agir, soit accordée à la prière bien faite.

Le rapport intime des deux sujets pourrait donner lieu à des répétitions; nous espérons les éviter, en envisageant la prière sous un angle spécial, auquel — malheureusement — on n'est pas habitué de se placer.

Disons d'abord que nous n'entendons pas faire un traité didactique de la prière, que nous étudions simplement *sa nécessité* dans le fonctionnement de la vie spirituelle. Notre-Seigneur a dit : *Il faut toujours prier et ne jamais cesser* (Luc, XVIII, 1). Notre ambition serait de faire ressortir la gravité de cette prescription. C'est le Sauveur qui parle : embrassant et pénétrant de son regard très lumineux et très bienfaisant la pauvre créature humaine, il la voit si universellement défaillante, qu'il signale la prière ininterrompue, appelant sur elle une série ininterrompue de grâces, comme la condition indispensable de son maintien dans le bien. La prière, attirant la grâce, est la respiration normale de l'âme, qui ne vit surnaturel-

(1) Nous sommes heureux de faire profiter nos lecteurs de ces pages, léguées avant sa mort par l'auteur à la *Vie Spirituelle*.

(2) Voir *Vie Spirituelle*, mars, avril 1927.

lement que par la grâce : cesse-t-elle de respirer, elle cesse de vivre. Mais ceci peut et doit se dire de toute créature appelée à l'état surnaturel : quand il s'agit de la créature tombée, cette nécessité générale s'augmente d'une nécessité spéciale de recourir à Dieu, pour qu'il relève et soutienne notre être incapable de se relever et de se soutenir par lui-même.

Telle est la constatation qui résultera clairement de cette étude, dont le grand Docteur de la grâce et de la prière, saint Augustin, nous fournira les principales données.

*
* *

Donnons d'abord, d'après saint Thomas d'Aquin, l'exacte notion de la prière : essentiellement, elle est une demande. Or, demander, dit l'angélique Docteur, est *un acte de la raison* (1). Eh quoi! n'est-ce pas le cœur qui prie? Distinguons : c'est le cœur qui *fait* prier, mais c'est la raison qui prie. Quel éclair de vérité en cette simple affirmation! Et que de conséquences en jaillissent!

La prière, dit saint Thomas d'Aquin, d'après saint Jean Damascène, est la demande faite à Dieu des biens en rapport avec notre destinée immortelle, *petitio decentium a Deo*. La raison comprend qu'il ne lui appartient pas de se donner à elle-même ces biens qui la dépassent; et, dès lors, elle *dispose* de les demander à Dieu qui en est la source; elle prie. Elle prie, éclairée des lumières de la foi qui lui fait connaître ces biens, animée par l'espérance de les obtenir qui naît de la promesse de Dieu. La prière surnaturelle, et c'est d'elle seule que nous parlons, suppose donc la foi et l'espérance : l'âme croit, l'âme espère et désire, et, dès lors, elle *expose* à Dieu son désir, elle

(1) IIª IIæ, q. 83, a. 1.

formule sa demande, elle prie. Telle est la genèse de la prière.

La prière n'est pas un acte aveugle, mais essentiellement lumineux. Le chrétien *sait* ce qu'il doit demander à Dieu ; il prie en connaissance de cause.

La prière, continue saint Thomas, est un acte de la raison, mais de la raison qui implore, qui s'humilie. « Par elle, dit-il, l'homme livre à Dieu son esprit, *mentem suam Deo tradit* (1). » Comme cette parole relève l'excellence de la prière et en fait ressortir la beauté ! L'homme ne vaut que par l'esprit, *mens* ; c'est par l'esprit qu'il domine la création ; or, cet esprit, où gît en lui l'image de Dieu, il le remet, il le livre, par la prière, à Dieu Père des esprits.

Ainsi la prière naît dans le sommet de l'âme, elle procède de la raison ordonnatrice des actes humains ; mais elle est destinée à ébranler l'âme entière et à la soulever vers Dieu ; elle se répercute dans la partie inférieure de notre être, non seulement en ce sens que la bouche est appelée à exprimer ce que la raison a formulé, mais en ce sens que le corps lui-même est convié à participer au tressaillement de l'âme dans la prière, selon cette parole du psalmiste : « Mon cœur et ma chair tressaillent dans le Dieu vivant : *cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* »

*
* *

Nous ne saurions trop le répéter, la prière étant un acte de la raison, il importe que celle-ci soit *éclairée* pour prier comme il faut ; et plus elle sera éclairée, mieux elle priera.

Il faut tout d'abord qu'elle sache ce qu'elle doit essentiellement et principalement demander à Dieu, à savoir

(1) II^{a} II^{æ}, q. 83, a. 3, ad 3^{um}.

les biens de l'âme, la vie éternelle et les grâces nécessaires pour y parvenir.

Mais ce n'est pas tout. Il est encore indispensable qu'elle ait une notion juste et précise des attributs divins sur lesquels se fonde la prière, et qui sont la toute-puissance et la miséricorde; et qu'elle soit intimement convaincue de la nécessité où elle se trouve de recourir à Dieu à tout moment, par suite de son extrême débilité et fragilité.

Dans notre étude sur la grâce, nous avons mis en lumière, autant qu'il nous a été possible, son excellence et sa nécessité.

Dans les pages qui suivent, nous nous attacherons à faire ressortir le concept vrai de la toute-puissance et de la miséricorde divines, double appui de la prière; puis à peindre au vif l'indigence de la nature humaine détériorée par le péché, sa faiblesse intrinsèque et son inconsistance, son impuissance à tout bien dans l'ordre du salut, son manque de forces pour éviter le péché.

Les deux vues, celle des attributs divins et celle de la misère humaine, doivent s'associer dans l'esprit, pour que la prière ait sa vraie forme, pour qu'elle obtienne son plein effet.

Puissions-nous réussir à mettre ces notions en plein relief! Quel bien en résulterait pour les âmes!

II. — Le double appui de la prière, Toute-puissance et Miséricorde

Saint Thomas d'Aquin nous dit : « La prière s'appuie principalement sur la foi, non pas quant à son efficacité méritoire, car à ce point de vue elle s'appuie principalement sur la charité, mais quant à son efficacité impétratoire, car c'est par la foi que l'homme a connaissance de

la toute-puissance et de la miséricorde divines, desquelles la prière obtient ce qu'elle demande (1). »

Cherchons à bien entendre cette parole de saint Thomas. La charité, quand elle est dans une âme, a pour effet de rendre tous ses actes agréables à Dieu et méritoires de la vie éternelle ; spécialement, en ce qui concerne la prière, l'âme vivant de la sainte charité parle à Dieu *comme un homme à son ami*, suivant la locution scripturaire (Ex., XXXIII, 11) ; en vertu de cette amitié qu'il daigne contracter avec sa créature, Dieu est merveilleusement incliné à lui accorder tout ce qu'elle lui demande, non seulement en ce qui la regarde personnellement, mais même dans une certaine mesure en ce qui touche ceux pour qui elle prie. La charité, l'état de grâce, est donc une condition on ne peut plus désirable et précieuse pour que la prière obtienne tout son effet.

Et toutefois, nous dit saint Thomas, par son côté, non plus méritoire, mais impétratoire, le succès de la prière dépend plus encore de la foi que de la charité. Celui qui prie doit avoir une notion exacte des attributs divins de la toute-puissance et de la miséricorde : cette double notion, il ne peut la puiser que dans les lumières de la foi ; et c'est en s'appuyant sur elle qu'il obtient ce qu'il demande. La foi joue donc un rôle essentiel, et trop oublié, dans la prière.

C'est là l'enseignement répété du Sauveur : « Je vous le dis en vérité, si vous avez la foi, et si vous n'hésitez pas, non seulement vous ferez de ce figuier (ce que j'ai fait, en le desséchant), mais si vous dites à cette montagne : *Soulève-toi et jette-toi dans la mer*, il en arrivera ainsi. Et tout ce que vous demanderez dans la prière avec la foi, vous l'obtiendrez » (Mat., XXI, 21, 22). Or, la foi

(1) II^{a} II^{æ}, q. 83, a. 15, ad 3^{um}.

que le Sauveur réclame pour opérer de tels prodiges, est une foi *comme un grain de sénevé*, rudimentaire, non héroïque (Luc, XVII, 5). — Saint Jacques fait écho fidèle à la promesse du Sauveur, quand il dit : « Si quelqu'un parmi vous a besoin de la sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous avec abondance, et ne reproche pas ses dons. Mais qu'il demande dans la foi, sans hésitation : celui qui hésite est semblable au flot de la mer, agité et porté çà et là par le vent. Un tel homme ne doit pas s'attendre à recevoir quelque chose du Seigneur » (Jac., I, 5-7).

*
* *

Ainsi la foi est le levier de la prière; et elle prend son point d'appui sur la toute-puissance et la miséricorde de Dieu. C'est elle qui nous donne la notion exacte de ces deux attributs, et *elle seule*.

Par la simple raison, nous arrivons à connaître que Dieu est tout-puissant et tout bon; les païens avaient un Dieu, qu'ils appelaient le père des dieux et des hommes, qu'ils qualifiaient de *très grand* et de *très bon*.

Mais la notion, qui résulte de la foi, dépasse immensément, en la dégageant de toute erreur, en lui donnant toute sa netteté, celle que fournit la simple raison sur la toute-puissance et la toute bonté de Dieu.

Ainsi les païens limitaient plus ou moins la toute-puissance de Dieu; ils lui reconnaissaient l'empire sur le bien, mais non l'empire absolu sur le mal; ils opposaient à ses bons vouloirs ce qu'ils appelaient le destin ou la fatalité, et le Dieu des dieux lui-même devait s'incliner devant les arrêts aveugles de cette puissance maîtresse des destinées humaines. Quant à cette forme de la bonté divine que le langage chrétien nomme la miséricorde, par laquelle Dieu se révèle compatissant à nos misères, les païens l'ignoraient complètement; et d'ailleurs ils ne conce-

vaient guère le mal que dans l'ordre physique et matériel.

La foi dissipe ces erreurs, comble ces lacunes, et établit en nous la notion vraie de la toute-puissance, la notion vraie de la miséricorde divine.

Considéré aux lumières de la foi, Dieu apparaît purement et simplement tout-puissant; il l'est dans le bien, en ce sens qu'il fait tout le bien qu'il veut, comme il veut; il l'est vis-à-vis du mal, en ce sens qu'il limite et circonscrit l'empire du mal dans des bornes qui ne seront pas franchies; en ce sens que le mal ne se produit que dans la mesure et sous la forme où il le permet pour des fins très hautes et d'après des desseins impénétrables : enfin il régit et gouverne en maître souverain les destinées humaines, respectant notre liberté, mais ayant des moyens d'amener nos volontés au point qu'a déterminé son bon plaisir. Telle est la toute-puissance de Dieu : « Seigneur, Seigneur, Roi tout-puissant, tout est placé sous votre empire, et il n'est personne qui puisse résister à votre volonté, si vous avez décrété de sauver Israël » (Esth. XIII, 9).

De plus, la foi nous révèle Dieu miséricordieux, Dieu qui compatit à nos misères, Dieu dont le cœur se met à l'unisson de l'homme qui souffre et gémit, Dieu qui oublie l'offense criante qui lui est faite et qui pardonne, Dieu qui s'applique à guérir les plaies des âmes; et cette miséricorde est si forte, qu'elle tire du ciel le Fils de Dieu, qu'elle le contraint à se faire homme et victime pour nous : dès lors nous avons à côté de nous un Dieu fait homme qui pleure, qui souffre, qui meurt et meurt sur une croix. L'attribut de la miséricorde a pris corps en cet Homme-Dieu. Quel païen aurait soupçonné un pareil excès, scandale pour les juifs, dit saint Paul, folie pour les Gentils? (I Cor., I, 22).

Dom Bernard Maréchaux, O. S. B.

Sous le regard de Dieu

Un sage de l'antiquité romaine, Sénèque, termine ainsi une de ses lettres à Lucilius : « Mon ami, je veux te donner, pour finir, un conseil utile et salutaire que je te prie de retenir. C'est que nous devons choisir quelque homme de bien, dont nous nous souvenions toujours et sous les yeux duquel nous nous imaginions vivre et faire toutes choses. Car pour empêcher la plupart des fautes qui se commettent, il suffit de faire paraître un témoin lorsque les hommes sont sur le point de faillir. Que notre esprit se représente donc quelqu'un qu'il respecte, et que par cette pensée il sanctifie jusqu'aux plus secrètes de ses actions. Heureux celui qui peut se tenir dans un tel respect vis-à-vis de quelqu'un et s'en servir pour régler et ordonner sa conduite. Qui est capable de révérer ainsi un homme se rendra lui-même bientôt digne qu'on le révère (1). »

Excellent conseil, en effet, et dont bien des âmes peuvent faire leur profit. Mais combien plus efficace la courte recommandation que Dieu avait donnée à Abraham : « Marche en ma présence et sois parfait (2). » Pas n'est besoin d'un effort de l'imagination pour se représenter un homme absent, et qui, même s'il était présent, ne peut voir le fond du cœur et percer le mystère de nos intentions. Il y a quelqu'un qui est là toujours. Notre vie se

(1) Epist. 11.
(2) Gen., XVII, 1.

déploie sous son regard. Il pénètre nos pensées les plus cachées. C'est Dieu. « Partout, dit le Sage, les yeux du Seigneur considèrent les bons et les mauvais (1). » « Sors-tu de ta maison, dit saint Augustin, tu es vu ; tu y rentres? tu es vu encore ; que la lampe soit éteinte ou allumée, il te voit ; te caches-tu dans ton lit ou ne se passe-t-il rien que dans le fond de ton cœur, il te voit, il te voit toujours ! (2) » On sait de quelle poésie le psalmiste a revêtu les mêmes pensées :

Où aller, Seigneur, pour me dérober à votre esprit?
Où fuir pour échapper à votre regard?
Si je monte aux cieux, vous y êtes ;
Si je me couche dans le séjour des morts, vous voilà !
Si je prends les ailes de l'aurore,
Et que j'aille habiter aux confins de la mer,
Là encore votre main me conduira
Et votre droite me saisira.
Et je dis : Au moins les ténèbres me couvriront
Et la nuit sera la seule lumière qui m'entoure ;
Les ténèbres n'ont pas pour vous d'obscurité ;
Pour vous la nuit brille comme le jour,
Et les ténèbres comme la lumière (3).

Il me souvient de certain tableau représentant au vif le visage de Notre-Seigneur et qui nous émerveillait lorsque nous étions enfants à la maison paternelle. Les yeux du Christ apparaissaient fixés sur nous, quelle que fût la place que nous occupions dans la chambre où il régnait. Si nous nous déplacions, le regard nous suivait. Si plusieurs, de divers endroits, nous considérions la face divine, chacun avait l'impression que ce regard était tout pour lui seul. « C'est moi qu'il regarde », disait l'un. « Il me

(1) Prov., xv, 3.
(2) Serm. 46, de Verbo Domini.
(3) Ps. CXXXIX.

regarde, moi », disait-on pareillement à l'autre bout de la chambre. J'ai lu depuis que jadis le cardinal Nicolas de Cuse avait fait composer une image de cette sorte et s'en servait en son *Traité de la vision de Dieu* pour suggérer que le regard de Dieu est fixé sur toutes les âmes et a une vision simple des êtres multiples qu'il a créés (1).

*
* *

Oui, nous sommes tous, partout, toujours sous le regard de Dieu, et cette pensée, si nous en sommes pénétrés profondément, est la plus salutaire qui soit pour nous faire éviter le péché et croître en vertu, pour arriver enfin à cette union divine qui est le terme de la perfection humaine.

Il est bien certain d'abord, comme le dit saint Thomas d'Aquin, que « si nous pensions toujours que Dieu est devant nous, qu'il voit tout, et qu'il est notre juge, nous l'offenserions rarement et même jamais (2) ».

On raconte dans l'histoire des Pères du désert que l'un d'eux convertit par ce moyen Thaïs, fameuse pécheresse d'Alexandrie. Il était venu dans sa maison et, semblait-il, avec les mêmes intentions que tant d'autres, mais l'air inquiet il demandait d'être admis avec elle dans une chambre où personne ne pût les voir. « Venez ici, dit-elle. Personne n'y entre jamais et nous sommes absolument à l'abri de tout regard. » Mais lui alors leva le doigt vers le ciel. « Oh! pour Celui-là, dit Thaïs, nulle part on ne peut échapper à ses yeux. — Comment, dit le solitaire, se révélant soudain, tu sais cela, et tu pèches quand même! »... La pauvre femme comprit alors, pour la première fois,

(1) Nicolas de Cuse, *La vision de Dieu* (trad. par E. Vansteenberghe), Louvain.

(2) Opusc. 58, cap. 2.

l'audace criminelle qu'il y avait de commettre ainsi à la face de Dieu, en présence de la divine Majesté de l'Être trois fois saint, du Juge inexorable, un acte qu'on n'ose pas faire devant un passant quelconque. A partir de ce jour le péché lui apparut comme une énormité impossible, elle se fit murer dans une cellule pour y expier durant le reste de ses jours toutes ses fautes passées.

Trop rares malheureusement sont les âmes qui au moment de la tentation se pénètrent de cette idée qui les sauverait du mal. « Dieu n'est pas devant leurs yeux, dit le psaume, et toutes leurs voies sont souillées (1). » Dans leur triste incrédulité, dans leur aveuglement volontaire, les pauvres pécheurs sont comme Caïn, dont il est dit dans la Bible que, « se retirant de la face de Dieu, il s'en alla errant et fugitif sur la terre (2) ». Mais partout, quoi qu'il en eût, l'œil de Dieu restait fixé sur lui. Le regard divin, qui devrait être pour l'âme la lumière et le secours qui permettent de triompher du mal, est alors le juge qui se rend compte de tout pour que justice soit faite à la fin. « Malheur à eux, dit le Seigneur par la bouche du prophète Osée, parce qu'ils se sont éloignés de moi! (3) »

***

Très utile pour nous aider à éviter les chutes, la pensée de Dieu nous sera grandement salutaire pour le progrès dans la vertu. « J'ai gardé vos lois, dit le psalmiste, j'ai exécuté vos commandements parce que je savais que toute ma conduite était exposée à votre vue (4) ». Quand un soldat lutte en présence de son chef, quand un serviteur travaille

(1) Ps. IX, 26.
(2) Gen., IV, 16.
(3) Osée, VII, 13.
(4) Ps. CXVIII, 168.

devant son maître, quand une fiancée se trouve sous le regard de celui qu'elle aime, comme tout ce qu'ils accomplissent, chacun à sa manière, est par le fait même mieux ordonné, plus réussi!

Il est écrit de Judas Macchabée et de ses soldats qu'ils défirent trente-cinq mille envahisseurs, les armes à la main, et le cœur en prière, grandement réjouis et réconfortés par la présence de Dieu, *praesentia Dei magnifice delectati* (1). Quels beaux modèles pour ces combats spirituels que nous devons tous soutenir afin de demeurer maîtres de notre âme sans cesse menacée par l'ennemi et d'y établir la paix sous le règne de Dieu!

Le serviteur qui s'acquitte de ses fonctions, l'ouvrier qui exécute une commande, ne la font jamais mieux que s'ils se souviennent de celui qui leur a donné ses ordres bien précis et s'ils travaillent en y songeant, sous l'œil du maître. Dans la mesure où ils s'en distraient, l'œuvre aura des défauts. Peu importe, au contraire, ce que pense et dit de ce travail le vulgaire que cela ne regarde point et pour qui il n'est point fait. Ainsi l'âme qui agit pour Dieu et en sa présence ne se préoccupe guère de l'estime des hommes et de leurs jugements contradictoires, mais veille à rectifier toujours ses intentions en vue de procurer la plus grande gloire divine.

D'autre part, il n'est rien qui anime tant une personne aimante à se bien tenir, à agir comme il convient, que de se trouver sous les yeux de celui qu'elle aime. Alors le souci de lui être agréable décuple ses forces, et les applique à la réalisation de l'œuvre parfaite. Maggy, l'héroïque jeune fille dont son frère, le R. Père Lekeux, a raconté la vie toute de dévouement, remplissait ainsi ses fonctions d'institutrice sous le regard de son divin Époux. « Quand

(1) II Mach., xv, 27.

je donne classe, disait-elle dans son langage original et charmant, Il est là, comme monsieur l'inspecteur : c'est inspection tous les jours chez moi. Et j'ai toujours ce sentiment qu'il me regarde faire, et chacune de mes paroles, et chacun de mes gestes est calculé pour lui plaire. Et plus je sens qu'il m'observe, plus je suis attentive à bien faire, pour qu'il soit content de sa petite institutrice (1). »

« Que le souvenir de l'Époux soit dévotement et souvent dans l'esprit de ses épouses, écrivait le Bienheureux Jourdain de Saxe à la Bienheureuse Diane et à ses sœurs. Que sous son regard elles prennent un soin assidu de leur beauté, effaçant en elle les taches et corrigeant les déviations, pour que, fût-ce légèrement — et j'espère qu'il n'en est rien, — elles n'offensent point son œil sacré (2). »

*
* *

Ainsi l'exercice de la présence de Dieu, après nous avoir détourné du péché, nous excite à l'effort vertueux. Mais c'est surtout pour unir l'âme à Dieu que cet exercice est plus indiqué que jamais. L'union ne suppose-t-elle pas la présence mutuelle des êtres qui doivent s'unir? Nul besoin d'insister cette fois. Les exercices de piété ne valent que si l'on commence par se mettre en présence de Dieu. Ce grand sentiment religieux est comme l'atmosphère qui les vivifie. Ils y respirent, ils y puisent leur force et leur fécondité. Et peu à peu même, ces exercices complexes et variés se simplifient et s'unifient grâce à

(1) *Maggy*, p. 214.
(2) *Lettres du B^x Jourdain de Saxe*, l. VIII (éd. Marg. Aron), chez Desclée, de Brouwer (Paris-Lille).

cet exercice fondamental qui progressivement les remplit et les déborde. Finalement toute la vie se déroule dans cette attention amoureuse à Dieu présent dont parlent les mystiques.

C'est un fait que tous les saints de l'Ancien Testament et du Nouveau ont vécu sous le regard divin et que cette pratique a donné à leur sainteté même son suc nourricier. « Marcher devant Dieu », « révérer la face de Dieu », sont des expressions qui reviennent souvent dans la Bible. « Vive le Seigneur en présence duquel je me tiens! » aimaient à s'écrier Élie et Élisée (1). « J'avais soin que le Seigneur fût toujours devant mes yeux », disait David (2). Mais « le Dieu en présence duquel nos Pères ont marché » s'est revêtu pour toujours de notre humanité en la personne de Jésus. Depuis l'Évangile nous avons l'impression très douce qu'une tendresse émouvante, une sympathie encourageante brille dans le divin regard qui repose sur nous, et nous suit dans tous nos chemins. Sainte Mechtilde vit un jour Notre-Seigneur assis sur un trône royal, et sainte Gertrude, sa chère compagne, qui se promenait avec une grande modestie devant lui, de telle sorte que, partout où elle allait et se tournait, elle regardait continuellement le visage de Notre-Seigneur. Comme sainte Mechtilde s'en émerveillait, Notre-Seigneur lui dit : « Ainsi se comporte mon élue, elle marche toujours en ma présence (3). »

Mais remarquons bien, en terminant, qu'il serait artificiel, pénible à la longue et, somme toute, inutile de faire des efforts d'imagination pour se représenter notre Dieu sous telle ou telle forme, ou même pour se figurer la

(1) III Reg., XVII, 1, etc.
(2) Ps. XV, 8.
(3) *Révélations* de sainte Gertrude, l. I, ch. 11.

sainte humanité de Jésus se tenant près de nous dans l'un ou l'autre des états de sa vie terrestre. La meilleure méthode est la plus simple : faire un acte de foi à la présence de Dieu, renouveler en nous, raviver aussi souvent que possible cette pensée qu'il nous regarde, et surtout nous efforcer de produire dans notre cœur les actes qu'une telle pensée nous inspirera suivant la condition de notre âme et les circonstances du moment. Ce sera tour à tour ou à la fois un sentiment de respect, une crainte révérentielle, une supplication filiale ou une parole d'amour, celle-ci par exemple : « O mon Dieu, vous me voyez; quand vous verrai-je à découvert comme je suis vu de vous? »

F.-D. JORET, O. P.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

La mort de saint Jean de la Croix [1]

Lorsque Ambrosio Villareal lui dit qu'il mourrait bientôt, le Saint du Carmel, joyeux, s'écria : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus* (2). Les Pères voulurent lui donner le viatique, mais il répondit qu'il aviserait à temps.

Depuis le 7 décembre, vigile de la Conception de Notre-Dame, le Père Jean savait la date de sa mort. Il rappela, pour consoler les siens, « comment la Mère de Dieu du Carmel, le samedi, accourait avec secours et grâce au purgatoire et en retirait les âmes des personnes pieuses qui avaient porté son saint scapulaire. Et il parut à Barthélemy de Saint-Basile que le Saint se réjouissait au souvenir de cette faveur. On s'empressa de lui dire : « Notre Père, c'est samedi que Notre-Seigneur doit prendre Votre Révérence, ainsi sortira-t-elle vite du purgatoire grâce à Notre-Dame! » Mais, parce que c'était quelque chose qui avait trait à sa sainteté, Jean ne voulut pas l'écouter. Pourtant, une fois on entend : « Bénie soit une telle dame qui en ce jour du samedi veut que je sorte de cette vie! » Et,

(1) Extrait de la vie de saint Jean de la Croix, qui paraîtra incessamment au *Roseau d'Or* — volume hors série —, avec préface de Jacques Maritain (librairie Plon). — Nous supprimons les références de ce chapitre.

(2) Ps. CXXII, 1. « J'ai été dans la joie quand on m'a dit : Allons à la maison de Yahweh! » (Trad. Crampon.)

comme on lui dit que Notre-Seigneur « veut le prendre la veille de ce jour où l'on récite l'office de la Sainte Vierge », il laisse échapper cet aveu plus précis : « Je sais bien que Dieu Notre-Seigneur va me faire miséricorde et faveur d'aller réciter matines au ciel. »

Deux jours avant sa mort, il fit un feu de joie. Il brûla, à la lumière d'une chandelle que Barthélemy lui apporta, toutes les lettres qu'il avait dans un petit sac (*fardelillo*) sous son oreiller, et elles étaient nombreuses : *que eran en cantitad*. Il fit cela, « parce qu'être son ami était un péché ».

Ce jeudi soir, il réclama le Viatique et le reçut avec grande tendresse. Aux séculiers et religieux qui, pour leur consolation, lui demandaient les uns son habit, les autres son bréviaire, ceux-ci son scapulaire, ceux-là autre chose, il répondait qu'il était pauvre et n'avait rien, qu'il fallait recourir à son supérieur. Diego de Jésus, qui l'assiste ordinairement, s'agenouille devant lui et le prie de lui donner sa bénédiction. Jean refuse, comme il refusera à Luc du Saint-Esprit. « Mais enfin, comme j'insistais, continue Diego, lui baisant la main, il me la donna et, me considérant avec une particulière douceur, à cause de l'affection que je lui vouais, me dit : « Frère Diego, pensez-vous que je vais mourir? » Je répondis que oui, mais que je me conformais à la volonté de Dieu et que je désirais que toujours elle se fît. » Alors Jean remercia et rendit grâces.

Peu après il fit appeler le prieur. Francisco Crisóstomo revint avec le Frère. Le Saint, avec beaucoup d'humilité, lui demanda pardon des fautes qu'il avait pu commettre et des fatigues qu'il avait causées à ceux qui le servaient durant sa maladie. Puis, il dit : « Mon Père, l'habit de la Vierge que j'ai porté et dont je me suis servi — je suis pauvre et mendiant et n'ai pas de quoi être enterré —

pour l'amour de Dieu, je supplie Votre Révérence de me le donner par charité. » Le Père prieur le bénit et sortit de la cellule.

C'est plus tard que ce prieur se convertit à des sentiments plus humains. Barthélemy de Saint-Basile dit qu'il persévéra dans son inclination naturelle et ne précise pas à quels moments « il a vu le prieur trois fois à genoux au pied du lit du saint, versant des larmes ». C'était avant la mort, car Pedro de San José vit le malheureux prélat « s'excuser auprès du malade de ce que, le couvent étant si pauvre, il ne pouvait soulager davantage son infirmité ». Ce à quoi Jean répondait : « Père prieur, je suis très content, j'ai plus que je ne mérite. Ayez confiance en Notre-Seigneur, un temps viendra où cette maison aura tout ce qui lui est nécessaire. » Et, en effet, plus tard, on construisit de très beaux bâtiments. Quiroga ajoute que le supérieur endurci « fut tellement touché de ces paroles et de l'humble affection de notre bienheureux Père, qu'il sortit de sa cellule pleurant à chaudes larmes et comme revenant d'un sommeil léthargique et mortel ». Francisco Crisóstomo expiera ses torts. Dieu ne fera pas grâce à lui non plus d'avoir martyrisé un de ses saints. « Il mourra bientôt, privé de sa charge, hors de son couvent, chez des séculiers, à Algaba, près de Séville », rapporte Louis de Saint-Ange.

Le jour de sainte Lucie, au matin, Jean de la Croix, dans l'attente, demande comme de coutume quel jour il est, et lorsqu'on lui a répondu que c'est vendredi, il s'informe de l'heure fréquemment. Plus tard, comme on lui dit qu'il est une heure, et qu'on le questionne sur sa curiosité : « Gloire à Dieu, fait-il, je dois chanter les matines au ciel ! »

Durant son infirmité, il était toujours recueilli ; ce der-

nier jour pourtant, son silence et sa quiétude furent plus complets encore. Il fermait les yeux. Quelquefois il les ouvrait et amoureusement les posait sur un crucifix de cuivre.

Vers trois heures, il faisait nuit déjà — le temps était très couvert —, le malade dit : « Avant de mourir, je voudrais bien qu'on me conduise ici le Père Sébastien. » Sébastien de Saint-Hilaire, auquel il avait donné l'habit à Baeza, puis ses lettres rémissoriales, était malade d'une fièvre maligne, trois cellules plus loin. Le jeune Père arrive, aidé par celui qui a fait la commission. Il demeure avec le Saint un peu plus d'une demi-heure. Jean de la Croix lui donne des conseils et lui indique comment se comporter dans une affaire qu'alors il lui confie. « Père Sébastien, Votre Révérence doit être élue prieur de l'Ordre. Faites attention à ce que je vous communique et tâchez de le rapporter aux supérieurs en leur déclarant que je vous ai dit cela sur le point de mourir. » Il s'agissait d'une affaire importante pour l'accroissement de la province. Sur le moment, Sébastien de Saint-Hilaire ne fit pas grande attention aux confidences du Père Jean de la Croix. Mais ensuite, s'en étant ouvert aux supérieurs et voyant d'heureuses conséquences, il tint pour miraculeuse son intervention.

A cinq heures, le Saint exulte : « Je suis heureux, moi, qui, sans le mériter, serai cette nuit au ciel. » Un peu après, se tournant vers son prieur et Fernando Diaz : « Père, dit Jean, que Votre Paternité avertisse la maison du señor Fernando qu'on ne l'attende pas, car il doit rester cette nuit. » Un Frère donné part aussitôt. Jean de la Croix réclame alors l'Extrême-Onction. Fort dévotement il la reçoit, répondant aux oraisons que dit le prêtre. Et il demande pardon à tous. Bien qu'il ait reçu deux jours avant le Viatique, c'est sans doute alors qu'il sollicite

affectueusement du Père prieur qu'on lui porte l'Hostie pour l'adorer. Devant moi, dit le Frère Diego, il prononça beaucoup de paroles très tendres au Très Saint-Sacrement, au point qu'il émut de dévotion tout le monde. Prenant alors congé : « Seigneur, fit-il, je ne vous verrai plus des yeux de la chair. »

Le Père Antoine de Jésus et quelques anciens voulaient demeurer auprès du malade, mais il les pria d'aller se reposer. Il y avait encore assez de temps. Il les ferait chercher d'ailleurs.

Neuf heures ont sonné ; Jean prononce, avide : « Il me reste encore trois heures. *Incolatus meus prolongatus est* (1). » Et Sébastien de Saint-Hilaire l'entend dire qu'il s'en va consolé, car Dieu lui a accordé trois choses : « De ne pas mourir prélat, de mourir là où il n'est même pas connu, après avoir beaucoup souffert. Ceci a lieu trois heures avant la mort. Étaient présents le sous-prieur Fernando de la Madre de Dios, Barthélemy de Saint-Basile, le Frère Diego et d'autres qui entraient et sortaient.

Jean de la Croix avait repris son oraison. Il était si paisible qu'on le crut mort. Quand il revenait à lui, il baisait les pieds du Christ. On ne percevait pas sa respiration.

A dix heures, une cloche sonne, il demande pourquoi. On répond que ce sont des religieuses qui vont à matines. « Et moi, fait-il, par la miséricorde de mon Dieu, je dois aller les réciter avec la Vierge Notre-Dame au ciel. »

Entre neuf et dix heures, Francisco Garcia, qui porte l'habit des Frères lais, a pris place entre le lit et le mur du côté de la tête, face à Fernando Diaz, l'ami fidèle du

(1) Ps. CXIX, 5. « Mon exil se prolonge. » (Vulg.).

Saint. Et le bon Frère de trente-quatre ans s'est recueilli pour accomplir ses dévotions et réciter son rosaire comme il fait tous les jours, car il est grand dévot à Notre-Dame. Or, tandis qu'il prie, des souvenirs lui reviennent en mémoire... « Est-il possible, Vierge très sainte, que je n'aurais pas la joie de voir quelque chose de ce que voit ce Saint? » Et le bon Frère, appuyé au lit de Jean de la Croix, à côté de l'oreiller, se laisse aller à sa contemplation.

Onze heures, un Père vient et dit à Jean : *Deo gratias*. Il répond : « *Por siempre*, repose-toi, Père, parce que je ne dors pas. »

A peu près vers onze heures et demie — le malade ayant envoyé Pedro de San José les chercher, arrivent à la cellule environ quatorze ou quinze religieux qui se préparent à aller à matines. En entrant, ils vont suspendre au mur leurs lampes. Ils demandent au Saint comment il se trouve. Jean, prenant en main sa vieille amie la corde qui pend à une poutre du plafond, se met sur son séant. « Pères, voulez-vous que nous récitions le *De profundis*? je me sens fort bien. » Il était, en effet, *muy sereno, hermoso y alegre* : très calme, très beau et très joyeux, atteste le Père sous-prieur. Les moines acquiescent. Il commence le psaume, et la communauté répond. En alternant, on récite ainsi *no se cuantos salmos* : je ne sais combien de psaumes, dit Francisco Garcia. C'étaient les psaumes de la Pénitence qui précèdent la Recommandation de l'âme.

Ce bon Frère lai était toujours dans sa contemplation. Soudain, « un globe de lumière (de la grandeur d'un crible) se met à briller entre le plafond de la cellule et le pied du lit. Francisco Garcia le voit. Il brille à obscurcir les lampes des quatorze ou quinze moines et les cinq cires de l'autel ».

Jean n'a pas récité tous les psaumes. Il s'est recouché en disant qu'il lui paraît être las. A nouveau, il interroge : « Quelle heure est-il ? » On lui répond que minuit n'a point sonné. « A cette heure, je serai devant Dieu à réciter matines. » Alors les Frères protestent. Ils ont confiance en la divine Majesté ; elle lui rendra la santé. Le vieux Padre Antonio, lourd de ses quatre-vingt-un ans, lui rappelle ce qu'il a supporté pour la Réforme, tant au commencement et dans les premières fondations que du temps où il a été supérieur. « Dieu sait ce qui s'y est passé », répond le Saint. Et aussitôt : « Notre Père, ce n'est pas le moment de cela ; c'est par les mérites du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ que j'espère me sauver. » Les Frères lui demandent alors sa bénédiction, et sur l'ordre de son provincial il la leur donne. Il leur recommande d'être de véritables obéissants et de parfaits religieux.

Pendant qu'on récite la Recommandation de l'âme, Jean de la Croix fait signe qu'on s'arrête. Il veut qu'on lui lise quelque chose de *los Cantares* : le Cantique des cantiques. Le prieur le fait, et le Saint en reprenant quelques-uns des versets amoureux : « Quelles pierres précieuses ! » s'exclame-t-il.

Un peu avant minuit, probablement à Francisco Diaz, il demande : « Tenez le Christ. » Puis il passe les deux bras sous la tunique et avec ses mains compose tout son corps. Il reprend alors *el santo Cristo*, auquel il se met à parler tendrement.

Douze coups sonnent au clocher qui flanque l'église San-Salvador. « Frère Diego, dit le mourant, faites signe qu'on sonne matines, car c'est déjà l'heure. » Diego se tourne vers Luc du Saint-Esprit et Francisco Garcia. Ce dernier sort aussitôt, car il est semainier. Entendant la cloche, Jean de la Croix prononce, le Christ dans sa main : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Puis

il regarde tous les assistants comme pour leur dire adieu, et baise le Christ.

« A ce moment, continue le Frère Diego, je le tenais embrassé sans m'être aperçu qu'il avait expiré, et je vis tout à coup une grande splendeur sur le lit, ayant forme sphérique. Elle resplendissait comme le soleil et la lune, et les lumières qui étaient sur l'autel et les deux cierges qui étaient dans la cellule, entourés comme d'un nuage, paraissaient ne plus éclairer (1). » Voyant le Saint inerte, sans vie : « Notre Père s'en est allé au ciel avec cette lumière », achève Diego. Alors, aidé du Père François et du Frère Mathieu, il se mit à ensevelir le saint corps. Un parfum très suave en émanait.

On avait couru là où se trouvent les cordes et dit à Francisco Garcia : « Frère, quand vous aurez fini de sonner

(1) « Et à ce moment, beaucoup de ceux qui étaient présents virent une lumière très claire, en forme de globe, descendre et se poser sur le corps, et telle était sa clarté qu'elle éblouissait et qu'on ne voyait pas celle des vingt-trois lumières qu'il y avait dans la cellule. Et au milieu de cette lumière on voyait le serviteur de Dieu transporté d'amour. La cloche du couvent sonna Matines. » (Alonso Seg. P. A., f° 63.) — Ce récit est inexact. Il vaut pour le moment où Francisco Garcia vit le globe de feu. En effet, le bon Frère parle, tout compte fait, d'une vingtaine de lumières. A présent, il n'est plus question, remarquons-le, que de sept lumières. (La communauté était sans doute partie à matines sitôt la mort.) De plus, qu'entend Alonso par « beaucoup de ceux qui étaient présents » ? Dans la *Vida*, après avoir fait comprendre que tous ont vu la lumière, il mentionne : Fr. Francisco Indigno, P. Fr. Mathieu du Saint-Sacrement, P. Balthazar de la Conception, Fr. Diego de Jesus et Francisco Garcia, seuls survivants parmi les témoins de la mort et qui tous déposèrent avoir vu le globe (l. II, c. xxxi). Mais, d'autre part, nous savons par le sous-prieur que le Père Mathieu du Saint-Sacrement, le Frère Diego de Jésus, convers, et le Frère Francisco (Garcia) *donado*, furent ceux qui virent la lumière. (Fernando de la Madre de Dios, Ubeda I. O., f° 76v.) Trois religieux ont déposé l'avoir vue, dit en effet Quiroga. Selon lui, tous ne l'ont pas vue. (Quir., 883. — Cyp. III, 162.)

matines, doublez pour le saint Père Jean de la Croix, parce qu'il est déjà mort. »

« Un élan, une rencontre d'amour plus excessive que celles d'autrefois, plus puissante, plus vaillante aussi, a rompu la toile déliée, mince et spiritualisée — et elle a emporté le joyau de l'âme... »

Vers une heure, la communauté revint et dit un répons. Et chacun s'empressait affectueusement à baiser les pieds et les mains du serviteur de Dieu. Dehors il pleuvait beaucoup, et pourtant il arrivait tant de monde que le Père prieur ordonna, malgré le silence, d'ouvrir toutes les portes.

La nouvelle de la mort s'était répandue par le moyen des anges. Doña Clara de Benavidès l'avait apprise avant même que sonne le glas. Son enfant, pour l'avènement de qui le Saint avait prié, lui donnant force coups dans les entrailles, elle avait saisi de suite ce que cela voulait dire. Là-haut, au couvent du *senor San Miguel*, dans la pauvre étroite cellule, on s'efforçait, à qui mieux mieux, de couper des cheveux, un bout d'habit. Luc du Saint-Esprit mordait un morceau de chair dans la jambe ulcérée.

Quand, de grand matin, ce samedi 14 décembre 1591, le corps fut porté dans l'église, Yñès de Salazar vit une foule se pousser et un Père distribuer comme des reliques tout ce qui avait appartenu à Jean : son habit, sa ceinture, son cilice, son bréviaire et le reste. Il ne suffisait pas; un minime arrachera avec les dents un ongle du pied; Domingo de Sotomayor, dominicain, voudra couper un doigt. D'une fenêtre donnant sur le cloître, Sébastien de Saint-Hilaire, encore malade, voyait entrer pour les funérailles toute la noblesse et le clergé d'Ubeda. Le prieur de la

paroisse San Isidro, spontanément, préparait une oraison funèbre.

Mort sans agonie, Jean avait le visage paisible et très gai, « beau d'une blancheur particulière qui n'était pas celle d'un mort, tandis qu'il avait habituellement la figure très pâle et brune ». On ne le voyait pas des yeux de la chair, mais la triple couronne du Christ-Époux, chantée dans son *Cantico*, auréolait son front. Fleurs blanches et belles des vierges, fleurs resplendissantes des docteurs, œillets rouges des martyrs : toutes, fleurs de gloire, écloses au fumier du mépris.

Fr. Bruno de Jésus-Marie, O. C. D.

Saint Gérard Majella

Sa vie

La sainteté consiste essentiellement dans l'union avec Dieu par la grâce sanctifiante accompagnée des vertus infuses et des dons du Saint-Esprit. Mais les saints ne possèdent pas ces biens essentiels dans la même mesure; puis, outre ces richesses communes, plusieurs reçoivent du ciel des faveurs exceptionnelles; et enfin toutes ces grâces, communes ou rares, présentent dans leur activité et leurs manifestations une merveilleuse variété. Aussi chaque saint a-t-il sa physionomie propre, et de chacun d'eux on peut dire avec la Liturgie sacrée : *Non est inventus similis illi.*

Il y en a parmi eux dont la vie et les œuvres déconcertent la sagesse humaine. Tels furent saint François d'Assise, sainte Catherine de Sienne, sainte Jeanne d'Arc et beaucoup d'autres. Parmi ces saints extraordinaires on peut ranger saint *Gérard Majella,* à qui Notre-Seigneur prodigua d'une façon insolite les dons mystiques et les pouvoirs miraculeux, si bien qu'on pourrait le nommer : *Saint Gérard le Thaumaturge.* La vie fut courte, mais remplie de prodiges, comme elle fut pleine de mérites.

Nous allons la raconter brièvement, en nous servant des documents fournis par ses différents biographes, en nous aidant surtout des renseignements précis laissés par plusieurs de ses contemporains, témoins de ses vertus (1) —

(1) P. Tannoia : *Vita del servo di Dio fr. Gerardo Majella.* — P. Landi : *Notizie della vita del fr. Gerardo Majella.* — Les sources où les historiens du saint ont puisé sont indiquées par le P. Dunoyer : *Vie de saint Gérard Majella.* Imprimerie Saint-Paul, Bar-le-Duc.

Nous montrerons ensuite notre saint accomplissant fidèlement la mission que Notre-Seigneur lui avait confiée.

Saint Gérard Majella naquit à Muro, petite ville de l'Italie méridionale, le 22 avril 1726. Les parents, fervents chrétiens, vivaient du travail de leurs mains.

Dès sa plus tendre enfance, notre saint se distingua par l'amour de la prière, et dès lors il reçut de Dieu des faveurs étonnantes. A l'âge de six ans, il aimait à visiter le pieux sanctuaire de Capotignano, près de Muro, où l'on vénère une statue de la sainte Vierge tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus. Il y vit plusieurs fois l'Enfant divin venir auprès de lui et lui donner un petit pain blanc.

Vers l'âge de sept ans, regardant les fidèles s'approcher de la table sainte, Gérard avança également pour recevoir dans son cœur Jésus-Hostie; mais le voyant si petit, le prêtre passa outre sans le communier. Notre-Seigneur le consola en confiant à saint Michel le soin de lui donner l'Eucharistie.

Envoyé à l'école, l'enfant, qui avait l'esprit ouvert et délié, apprit en peu de temps à lire et à écrire. Ses lettres et ses notes de retraite prouvent qu'il parvint à exprimer facilement et exactement sa pensée.

Après la mort de son père, humble tailleur, Gérard, devenu adolescent, songea à exercer le même métier. Sa mère le mit en apprentissage chez un maître tailleur recommandable, mais dont le chef d'atelier, caractère violent, fit beaucoup souffrir le jeune apprenti. Celui-ci opposait aux colères et aux coups une douceur et une patience héroïques. Il resta deux ans chez son patron, après avoir conquis son estime par ses hautes vertus, estime qui alla grandissant à la suite de quelques faits prodigieux.

Quand il sut convenablement son métier, Gérard, au lieu de l'exercer immédiatement, accepta une place de domestique auprès d'un évêque. Le prélat, homme, du

reste, fidèle à ses devoirs, savait mal dominer son tempérament irascible. Les domestiques se succédaient chez lui sans demeurer au delà de quelques semaines. Le nouveau serviteur répondit aux reproches, aux colères, aux menaces de son maître par une admirable mansuétude. Un jour cependant où les scènes de violence risquèrent de devenir plus redoutables, Notre-Seigneur vint miraculeusement au secours de son jeune protégé. Que s'était-il donc passé? Gérard en puisant de l'eau avait laissé tomber dans le puits la clef de la chambre de son maître. Désolé, il court à l'église, prend une statuette de l'Enfant Jésus et la fait descendre dans le puits, en priant avec ferveur. O merveille! en remontant le sceau où il avait placé la petite statue, il trouve dans les mains de celle-ci la clef perdue. Aujourd'hui encore le puits s'appelle « *le puits Gerardiello* ».

Après la mort de son maître qu'il servit trois ans, le jeune saint, pour achever de se perfectionner dans son métier, travailla chez un tailleur très apprécié dans le pays. Ce patron, bon chrétien, s'édifia des grandes vertus de son ouvrier et lui voua une affection qui ne se démentit jamais.

Suffisamment instruit des choses de son métier, Gérard décida de se mettre à son compte. Il s'agissait pour lui de gagner sa vie et de faire vivre sa mère et ses sœurs. Cependant nous le rencontrons encore travaillant un mois durant dans une maison d'enseignement où le maître et ses élèves firent de lui le point de mire de leurs méchancetés ou de leurs espièglerie. A toutes ces avanies le jeune tailleur opposait la douceur et la patience, comme Jésus à ses bourreaux.

Tourmenté fréquemment par les autres, Gérard, qui aimait Jésus-Christ et voulait Lui ressembler, prit l'habitude de se maltraiter lui-même. Pour imiter la flagella-

tion de Notre-Seigneur, il se donnait la discipline et se la faisait donner; pour être humilié, comme le Sauveur traité d'insensé par Hérode, il feignit d'être insensé, jusqu'à ce que son confesseur le lui défendît. Il jeûnait souvent, et parfois son jeûne se prolongeait pendant plusieurs jours. Pour tromper alors sa faim, il grignotait quelques racines.

L'âme s'unit d'autant plus facilement à Dieu qu'elle se déprend davantage des plaisirs terrestres. En se privant des satisfactions d'ici-bas, notre jeune saint fit de rapides progrès dans l'union divine. Sa joie était de prier, de rendre ses hommages de piété filiale à la Vierge Marie et de se tenir auprès de Jésus présent dans l'Eucharistie. Agissant de connivence avec le sacristain, son parent, il demeurait parfois des nuits entières dans l'église paroissiale, malgré le démon qui essayait par l'épouvante de le détourner de l'oraison. Inutile d'ajouter qu'il communiait fréquemment.

Pauvre et gagnant péniblement sa vie, le jeune saint exerçait cependant la charité envers les malheureux. Un de ses oncles ne pouvant supporter la vue de sa pauvreté lui donna un vêtement neuf; mais Gérard en fit cadeau à un mendiant qu'il rencontra sur son chemin. A son oncle qui l'en réprimanda il répondit avec simplicité : « J'ai donné cet habit à quelqu'un qui en avait plus besoin que moi. »

Plus d'une fois le ciel montra que cette charité compatissante lui était agréable. Un client peu fortuné vint un jour trouver le pieux tailleur pour se faire confectionner un habit. L'étoffe qu'il fournissait était insuffisante. Mais sous les ciseaux du saint, le drap prit les dimensions requises.

Les pauvres âmes du purgatoire, elles aussi, excitaient sa compassion. Il prélevait sur le peu d'argent qu'il gagnait

de quoi faire célébrer des messes pour les soulager dans leurs peines et hâter le moment de leur entrée au ciel.

Cependant, depuis son enfance, le jeune tailleur se sentait appelé à la vie religieuse. Il sollicita d'abord son admission au couvent des capucins de Muro, où il avait un oncle religieux. Sa demande ne fut pas accueillie à cause de la faiblesse de sa santé. Or voici qu'une grande mission s'ouvrit dans la paroisse. Le supérieur des missionnaires était le P. Cafaro. Gérard lui exprima le désir d'être recu en qualité de frère servant dans la Congrégation fondée par saint Alphonse, à laquelle appartenaient les missionnaires. Comme le postulant au visage pâle et amaigri paraissait incapable de remplir les devoirs imposés par une règle austère, la réponse à sa demande fut un refus.

La mission était clôturée et les missionnaires partirent de Muro : mais le postulant, saintement obstiné, les rejoignit en disant qu'il ne les quitterait jamais. Le P. Cafaro, ému de tant d'insistance, finit par le recevoir, mais seulement à l'essai.

Gérard se rendit donc à Deliceto, où la Congrégation avait son noviciat. Là il se montra tel qu'il était : pieux, obéissant, laborieux, humble, dévoué. Tout le monde fut charmé de sa conduite exemplaire; ce qui lui valut d'être admis définitivement comme novice. Il avait alors vingt-trois ans.

Notre saint ne vécut guère que six années dans la vie religieuse. Entré au couvent le 17 mai 1749, il fit profession le 16 juillet 1752 et il mourut le 15 octobre 1755, à l'âge de 29 ans. On peut lui appliquer ces paroles du livre de la Sagesse (IV, 13) : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa* : il a vécu beaucoup en peu de temps; dans une courte vie, il a acquis les mérites d'une longue existence.

Consacré à Dieu par la profession religieuse, Gérard continua à faire de rapides progrès dans l'exercice des vertus. Son amour pour Notre-Seigneur se montra de jour en jour plus actif et plus ardent. Son désir de ressembler à Jésus crucifié grandissait sans cesse.

Sa piété envers la sainte Vierge, toujours affectueuse et filiale, monta jusqu'aux plus hauts degrés de la générosité. Aux pratiques de dévotion imposées par la Règle en l'honneur de Marie, il en ajoutait d'autres inspirées par sa ferveur. Tous les samedis, il jeûnait au pain et à l'eau. Quand l'obéissance le lui permettait, il passait dans la prière les nuits qui précédaient les fêtes de sa Mère du ciel. Dans son esprit, la piété ne devait pas être isolée du sacrifice. Le privilège de l'Immaculée Conception et le mystère des Douleurs de Marie avaient pour son âme pure et compatissante un spécial attrait. Son zèle à propager le culte de sa céleste Mère était infatigable et souvent ingénieux. En retour de cette piété filiale et dévouée, la Vierge Marie ne cessa de traiter le jeune saint comme la plus affectueuse des mères.

Avec la piété Gérard exerçait plus héroïquement que jamais les autres vertus. *Il s'engagea par vœu à faire toujours ce qu'il saurait être pratiquement le plus parfait.*

Cette recherche du plus parfait ou du plus agréable à Dieu ressortait davantage dans certaines habitudes surnaturelles qui furent les traits les plus saillants de la physionomie spirituelle de notre saint.

Tout d'abord, Gérard se distingua par un complet abandon à la Providence. Faire ce que Dieu veut, souffrir comme il le veut, ne vouloir que ce qu'il veut, tout ramener à la seule et unique volonté du Seigneur : voilà l'une des notes caractéristiques de sa sainteté. Sur la porte de sa cellule, à un moment donné, il avait écrit ces mots : « Ici on fait la volonté de Dieu. »

Ce fut spécialement par son obéissance prompte, aveugle, joyeuse, que Gérard manifesta son complet abandon à la volonté divine. Plus d'une fois une lumière céleste lui fit connaître, avant qu'elle fût exprimée, la volonté des supérieurs. Ceux-ci devaient peser leurs paroles pour ne pas provoquer des actes surhumains. Un jour le supérieur de l'humble frère l'appela auprès de lui à Melfi. Pour s'y rendre, il fallait passer à cheval une rivière grossie par les pluies. Assis sur sa monture, Gérard entre dans l'eau. Mais voici qu'un arbre déraciné s'avance, menaçant de le faire tomber dans les flots tourbillonnants. Il fit un signe de croix sur l'arbre qui s'écarta aussitôt, et il arriva sain et sauf à Melfi.

Au reste, la Providence ne dédaignait pas d'arranger ce qu'avait dérangé une obéissance apparemment trop exacte. Dans une circonstance, le P. Supérieur avait dit au bon frère : « Aussitôt qu'on sonnera à la porte, vous laisserez tout pour remplir vos fonctions de portier. » Or un jour le saint était à la cave occupé à tirer du vin pour le repas de midi, quand il entendit la sonnette de l'entrée de la maison. Soucieux d'obéir sans délai, il courut à la porte en omettant de fermer le robinet. Or on constata que le vin cessa aussitôt de couler, et il ne s'en perdit pas une goutte.

Obéissant au couvent comme Jésus à Nazareth, Gérard voulut aussi comme Jésus pratiquer la pauvreté. Déjà dans le siècle, il ne se plaignit jamais de son indigence et sut encore se priver du nécessaire au profit des indigents. En religion, il montra toujours le plus grand mépris des aises de la vie. Les habits les plus pauvres, le linge le plus usé, avaient ses préférences. Sa cellule était un réduit obscur qui avait servi de chauffoir aux Pères Augustins, anciens possesseurs du monastère. L'ameublement de ce réduit était une misérable chaise, un pauvre lit

avec une mince paillasse garnie de pierres et de branches de houx. Dans la suite, les supérieurs lui assignèrent une chambre plus convenable : mais il aimait à la céder aux retraitants et aux hôtes de passage.

On le voit, notre Saint savait mortifier ses inclinations naturelles pour les assujettir aux exigences de la grâce. Fidèle à pratiquer les austérités obligatoires, il y ajoutait de nombreuses mortifications volontaires. Deux fois par jour il se flagellait et souvent jusqu'au sang. Pour enlever à la nourriture sa saveur, il la saupoudrait d'herbes amères. « L'amour de Dieu, disait-il, n'entre pas dans l'âme si le corps est trop à l'aise. » Il se servait de cilices et d'autres instruments de pénitence pour se martyriser. La liste de ses mortifications nous a été laissée par un de ses contemporains : elle fait peur.

Par les souffrances volontaires comme par les épreuves joyeusement acceptées de la main de Dieu, Gérard voulait s'unir comme victime à la grande Victime du Calvaire et avoir avec elle des traits de ressemblance.

Bien qu'il fût comblé de grâces, notre Saint montra toujours une rare humilité. Cette vertu fondamentale, il l'avait reçue dans une large mesure. Jamais il ne prenait la moindre complaisance dans les marques d'estime qu'on lui donnait. Il était étonné que l'homme pût s'enorgueillir vu qu'il n'est que péché et corruption. Ne sachant comment s'humilier, il embrassait parfois la terre, la suppliant de le cacher aux yeux du monde. Un confrère lui ayant demandé un jour quelle attitude il prenait devant Dieu, il donna cette réponse : « En sa divine présence je me sens comme écrasé par le poids de mes misères et de mes péchés. »

On n'arrive à l'humilité que par l'humiliation recherchée ou bien acceptée, selon la parole de saint Bernard : « *Est humilis qui humiliationem convertit in humilitatem*

(In Cant. serm. 33) : « est humble celui qui convertit l'humiliation en humilité ». Or une des plus horribles humiliations qui puissent affliger un homme vertueux, notre saint la subit en silence. Il fut odieusement accusé d'un affreux péché contre la pureté. La calomnie ourdie avec une adresse infernale le fit d'autant plus souffrir que la chasteté avait toujours été l'une de ses vertus de prédilection. Ses directeurs étaient unanimes à l'affirmer, son âme, blanche fleur soustraite par une grâce spéciale au souffle des tentations impures, était l'une des plus innocentes et des plus belles que l'on puisse rencontrer.

Saint Alphonse retira le frère de Deliceto, l'appela auprès de lui à Nocéra et lui apprit, non sans émotion, ce dont on l'accusait. Gérard fut placé sous une sévère surveillance et privé de la sainte communion. Des confrères persuadés de son innocence lui conseillèrent de se justifier. « Il y a un Dieu au ciel, répondit-il, et Dieu y pense. » Dans sa cruelle épreuve il aimait à dire à Notre-Seigneur : « Ma cause est la vôtre; vous voulez que je sois humilié, je le veux aussi. »

Profondément peiné de voir son honneur traîné dans la boue, le pauvre calomnié passait de longues heures devant le Saint-Sacrement, et le soir, fatigué, accablé, il se couchait dans un cercueil qui avait renfermé autrefois la dépouille mortelle du P. Sportelli, mort en odeur de sainteté. Sa santé fut ébranlée et il tomba malade.

Dans cet état, il reçut un jour la visite de son Supérieur, qui lui fit une pieuse lecture. Tout d'un coup son visiteur émerveillé le vit immobile, les yeux fixés au ciel et ravi en extase.

Cependant pour procurer à la conscience de l'humble frère la facilité de s'ouvrir à l'un ou l'autre Père, on le fit aller au couvent de Ciorani. De Ciorani, où il ne demeura qu'une dizaine de jours, on l'envoya à Caposele. C'est là,

dans cette communauté, qu'il vécut jusqu'à sa mort, à part quelques mois passés à deux reprises auprès du P. Margotta, procureur de la Congrégation, à Naples.

Enfin, au bout de deux mois, la Providence jugea bon de mettre fin à l'épreuve. La calomnie fut rétractée, et la vertu du Saint, rehaussée par l'humilité et la patience, brilla d'un plus vif éclat.

Saint Alphonse, heureux d'apprendre l'innocence du vertueux frère, lui demanda pourquoi il ne s'était pas justifié. « La Règle, répondit-il avec simplicité, défend de s'excuser et ordonne d'accepter en silence les humiliations. » Une si grande vertu attendrit jusqu'au fond de l'âme le saint Fondateur. Il fut heureux de procurer une consolation au pauvre calomnié, en le donnant comme compagnon au P. Margotta qui l'avait demandé. Gérard partit donc à Naples pour y demeurer quelques mois; puis, après un court séjour à Calitri, il revint à Caposele, où il acheva sa carrière mortelle.

L'héroïsme de notre Saint ne s'explique que par les lumières et les forces qu'il puisait dans la contemplation. Il aimait à considérer Jésus humilié, flagellé, crucifié, ou bien Jésus brûlant d'amour pour nous dans la sainte Eucharistie. Il lui arrivait de passer des nuits entières en adoration devant le Saint-Sacrement.

L'esprit d'oraison qui l'accompagnait partout animait ses moindres actions, et allumait dans son cœur un amour si ardent qu'une simple conversation pieuse ou même un regard jeté sur une sainte image le faisait parfois entrer en extase.

A Foggia, s'entretenant une fois avec des prêtres et des gentilshommes de l'amour de Jésus et de Marie pour nous, il entra subitement en extase; il devint immobile, semblable à un corps inanimé. — Une autre fois, au couvent, dressant la table du réfectoire, il jeta les yeux sur

un tableau représentant l'*Ecce Homo*, et le voilà qui tombe à genoux, les bras étendus, tenant d'une main une fourchette et de l'autre une serviette. Un ravissement l'avait saisi et rendu immobile. Le frère qui le trouva dans cet état en avertit le Supérieur. Celui-ci ordonna au saint de revenir à lui et de continuer son travail : ce qu'il fit à l'instant.

Dans ses oraisons, l'humble frère s'élevait souvent jusqu'à la plus haute contemplation des perfections divines. Un jour le chanoine Rossi, dans une conversation, lui parla des perfections divines; et il le vit entrer dans une profonde extase. Sorti de son ravissement, Gérard se retira tout confus.

Lui, l'humble frère servant, parlait des attributs divins avec une clarté et une précision qui émerveillait les prêtres les plus instruits. Il voyait clair là où les théologiens ne voyaient qu'obscurité.

La simple pensée de l'adorable volonté de Dieu et du bonheur de s'y conformer était capable de lui donner de saints transports. Un jour à l'entrée du couvent, parmi les pauvres auxquels on distribuait des vivres se trouvait un aveugle qui jouait de la flûte et chantait à ravir. Il se mit à chanter, entremêlant aux couplets les sons de sa flûte, le cantique déjà populaire de saint Alphonse sur le bon plaisir divin :

Il tuo gusto, e non il mio,
Voglio solo in te, mio Dio...

Le saint alors, transporté d'une sainte ivresse, se mit à bondir; puis il devint immobile et, le regard tourné vers le ciel, fut tout à coup soulevé de terre à la vue des pauvres émerveillés. Le célèbre peintre Cagliardi, sur une de ses toiles merveilleuses, a reproduit cette scène touchante.

D'après les lois ordinaires de la vie intérieure, l'âme ne s'élève aux états mystiques qu'en passant par de doulou-

reuses épreuves. Or les épreuves ne manquèrent pas à Gérard. La malice des hommes le tourmenta; l'enfer le tortura à son tour. Les démons lui apparaissaient parfois sous des formes horribles, vociférant des menaces comme s'ils eussent voulu le mettre en pièces. Ils le saisissaient dans les corridors; ils l'étreignaient, voulant l'étouffer; ils allèrent jusqu'à le frapper et le couvrir de meurtrissures. A la cuisine, ils se montrèrent une fois semblables à des chiens enragés, faisant des efforts pour l'entraîner jusque dans le feu qui cuisait les aliments. Dans ces attaques, le saint priait, prenait de l'eau bénite, faisait le signe de la croix, et il sortait triomphant de la lutte.

A ces souffrances venues du dehors s'ajoutaient celles du dedans, c'est-à-dire ces peines intimes, poignantes, mystérieuses de l'âme, connues des mystiques. Notre Saint participait souvent au délaissement intérieur qui arracha à Notre-Seigneur mourant ce cri de détresse : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » La crainte d'être rejeté du ciel le torturait affreusement. Des tentations de désespoir le tenaient parfois dans des anxiétés plus terribles que les tourments de la mort. Il écrivait : « Des angoisses terribles me tiennent cloué à la croix. C'est à peine si les larmes qui coulent de mes yeux me permettent de tracer ces lignes. Ayez compassion de moi. Mes peines sont si amères qu'elles ressemblent aux affres de la mort. Mon âme se trouve dans un délaissement complet. A l'exemple du divin Maître, j'incline la tête et je dis : « Que votre volonté soit faite, ô « mon Dieu. J'aime votre volonté, je l'accepte et l'em- « brasse. » Il me semble que Dieu a disparu de mon âme pour toujours, que ses divines miséricordes pour moi sont épuisées, qu'au-dessus de ma tête grondent menaçantes les foudres de sa justice. » Tourmenté par ces sombres pensées et ces pénibles sentiments, Gérard se

réfugiait à l'instant avec confiance dans le cœur paternel de son Dieu.

A la vérité, ces souffrances n'étaient pas continuelles, mais elles étaient fréquentes. Tous les vendredis, à l'approche de la nuit, le vertueux frère participait plus qu'à l'ordinaire aux souffrances du Cœur agonisant de Jésus. Il se sentait alors languissant, accablé comme un malade à l'agonie. Dans ces heures douloureuses, il vomissait parfois du sang en abondance; ses peines intérieures étaient telles qu'il ne pouvait les exprimer.

Cependant cet homme voué à la souffrance et absorbé en Dieu n'était pas un égoïste. Autant son amour pour Dieu était ardent, autant sa charité envers le prochain était expansive et généreuse.

Dès la première initiation à la vie religieuse, il avait pris cette résolution : « Quand je verrai un confrère dans l'embarras, je quitterai tout pour l'assister. Je commencerai par donner aux confrères ce qu'il y a de plus commode, me réservant ce qui reste. Ainsi tout le monde sera content et moi le premier. »

Sa charité ne s'exerçait pas seulement envers ses confrères; elle allait à tous les malheureux. « Les pauvres, avait-il coutume de dire, sont le Christ visible, comme le Saint-Sacrement est le Christ invisible. »

L'hiver de 1753 à 1754 fut très froid. Une grande disette s'ajouta à la rigueur de la saison pour aggraver la misère des indigents. Chaque matin plus de deux cents malheureux venaient au couvent implorer la charité. Le P. Supérieur confia à Gérard le soin de les soulager en lui recommandant la générosité. Le saint parvint à nourrir tous ces affamés. Bien des fois les pains se multipliaient dans les corbeilles au fur et à mesure de la distribution. Plein de zèle, l'humble frère profita de cette affluence de gens pour les instruire des choses de Dieu et pour catéchiser les enfants.

Gérard avait vingt-neuf ans lorsque, au mois de juillet 1755, les Supérieurs l'envoyèrent quêter pour l'achèvement du monastère de Caposele. La quête avait été préparée par une circulaire de l'évêque du diocèse.

Le jeune saint était en train de remplir les devoirs de quêteur que l'obéissance lui avait imposés, lorsqu'il fut pris de vomissements de sang, bientôt accompagnés de fièvre, indices d'une grave maladie de poitrine. Il put encore regagner péniblement son couvent. Là les hémorragies se succédèrent abondantes et nombreuses. Le P. Cajone, son supérieur, le trouvant un soir en proie à de cruelles souffrances, lui demanda s'il continuait à se conformer à la volonté divine. « Oui, répondit le saint, je m'y conforme pleinement. Je me figure que mon lit est pour moi la volonté de Dieu et que je suis cloué à cette volonté adorable. »

Cependant le jour de sa mort, que le saint frère connaissait par révélation, était proche. Accablé par le mal qui le consumait, souffrant dans son corps et dans son âme, le malade s'abandonnait au bon plaisir divin, heureux de ressembler à Jésus crucifié. Il édifiait et consolait tous ceux qui l'approchaient. Une continuelle conversation avec le ciel occupa les heures qui précédèrent sa mort.

Enfin, dans la nuit du 15 au 16 octobre 1755, un peu avant minuit, son âme sanctifiée par la souffrance, la prière et le travail, se détacha de son enveloppe corporelle pour s'envoler vers l'éternelle patrie. Durant sa maladie, comme après sa mort, un parfum céleste s'échappait de son corps et de ses vêtements, embaumant l'infirmerie et la maison.

La dépouille mortelle de Gérard fut déposée dans une tombe creusée dans l'église du couvent près de la porte de la sacristie; elle fut ensuite transférée dans la chapelle

de Saint-Alphonse. Quand on ouvrit le cercueil en 1855, en présence de Mgr l'archevêque de Conza, délégué apostolique, sous les yeux de deux médecins et d'autres personnages, les ossements blanchis du défunt se couvrirent de gouttes semblables à celles de la rosée, gouttes d'une huile mystérieuse qui fut si abondante qu'elle remplit le bassin où les ossements étaient placés, au point de le faire déborder; elle se répandit jusque sur les dalles de la chapelle.

L'humble frère reçut les honneurs de la béatification sous le pontificat de Léon XIII; il fut canonisé par S. S. Pie X, le 11 décembre 1904.

Notre Saint, qui avait tant aimé le peuple pendant sa vie terrestre et l'avait consolé par tant de miracles opérés, continue à le protéger et à l'assister du haut du ciel, par les grâces souvent prodigieuses qu'il lui obtient de Dieu. En l'invoquant pieusement, combien de malades ont été guéris! combien de familles en détresse ont été miraculeusement secourues! combien de pauvres mères dont l'existence était en danger ont eu le bonheur de conserver leur vie et celle de leurs petits enfants!

Jugeant que Gérard était sa gloire la plus pure, Muro, sa patrie, lui éleva une statue de bronze qui rappelle aux habitants non pas le génie d'un inventeur ou d'un conquérant, mais la sainteté de vie d'un enfant du peuple devenu le céleste protecteur de la cité.

(*A suivre.*)

J. Dosda, C. SS. R.

Le Bienheureux Claude de la Colombière

Ce n'est ni le récit d'une exploration au service du Christ, comme dans la vie de Xavier, ni celui d'un martyre aux péripéties émouvantes comme en celle d'un Isaac Jogues, qui nous attire ici.

Claude de la Colombière ne tient dans la vie de la Compagnie de Jésus ni la place d'un Acquaviva, ni même celle d'un Petau, d'un Bellarmin, d'un Rapin. Ses exploits missionnaires suivent de loin ceux des Régis ou des Maunoir, et son œuvre, si elle soutient quelque comparaison, ne saurait pourtant s'égaler à celle de Bourdaloue.

Supérieur d'un collège en miniature, chargé d'un ministère spécialement délicat mais sans éclat extérieur auprès d'une princesse catholique dans une cour protestante, il s'éteint prématurément à quarante et un ans : cela ne dépasse pas le cadre de vie d'un jésuite distingué mais nullement destiné à la grande histoire.

L'intérêt de cette vie est ailleurs. Dans le rôle confié au Père de la Colombière auprès de sainte Marguerite-Marie; dans l'intérieur de celui que Notre-Seigneur a daigné appeler son « fidèle serviteur et parfait ami ».

Cet intérieur, un document de première valeur nous permet d'y pénétrer, le Journal des retraites (1) du

(1) Ce Journal vient d'être publié à nouveau en tête d'un volume soigné, le premier d'une collection lancée par la *Revue d'ascétique et de mystique*, sous le titre de « Maîtres spirituels ».

Ce volume de *Notes spirituelles et pages choisies*, recueillies et annotées par les PP. Monier-Vinard et Condamin, suffit à donner une idée de la spiritualité, du style et de la manière du Père de la Colombière.

Bienheureux. Durant une sorte de second noviciat consécutif à la prêtrise, tout jésuite doit en sa maturité consacrer trente jours pleins aux exercices spirituels. Dans son journal, comme en un *livre de raison* spirituel, le Père de la Colombière consigne au jour le jour les grâces, les résolutions, les lumières reçues, afin de les retrouver et de s'en aider dans la suite. Quelques notes de même nature prises en dehors des exercices au cours de cette « troisième année de probation », puis pendant sa retraite annuelle en janvier 1677, y faisaient suite dans le même cahier.

Rien de plus attachant que ces notes écrites par le Bienheureux devant Dieu, pour son seul usage, et providentiellement conservées. Il s'y révèle à la fois très proche de Dieu, dont la grâce le presse, vers qui il tend de toute sa volonté, et très proche de nous, par une vie qui ne diffère pas beaucoup de ce dont nous avons l'expérience ou que nous pouvons observer autour de nous, et par un cœur généreux certes et prévenu de grâces très particulières, mais que Dieu Notre-Seigneur semble avoir pris à tâche de mener par des voies communes; qui n'ignore rien du poids de la vie, des luttes nécessaires pour se maintenir et s'avancer : un cœur que nous entendons gémir, s'accuser, se stimuler; un cœur, à son propre témoignage, « tantôt gai, tantôt triste; aujourd'hui caressant tout le monde, demain comme un hérisson qu'on ne saurait toucher sans être piqué ».

Nous nous y référerons dans cet article : « Le Bienheureux de la Colombière, de la Compagnie de Jésus. Notes spirituelles et pages choisies. » 1929, Éditions Spes, 17, rue Soufflot, Paris-V^e^. 15 fr.

Sur les éditions des œuvres du Bienheureux voir la note du P. Condamin au début du volume.

On trouvera dans la *Vie* du Père Claude de la Colombière, publiée en 1923 chez Lethielleux, tout le charme discret, à peine un peu vieilli, des ouvrages du P. Louis Perroy.

Ce journal tout personnel nous permet par surcroît d'apprécier mieux les *Sermons* et les *Lettres*, de reconnaître les ressources puisées en sa propre âme pour l'instruction et la direction, en même temps que d'apprécier la souplesse qui sait les adapter aux besoins de chacun.

Quel regret qu'en sa galerie de « spirituels » M. Bremond n'ait pas fait une place à ce maître ! (1) Mieux que tout autre il nous eût fait apprécier son style : çà et là de ces trouvailles que si complaisamment il sait mettre en valeur ; surtout une plénitude, une sûreté d'expression, une noble simplicité qui est la marque du grand siècle, à moins qu'elle ne soit ici la naturelle expression du zèle d'un « honnête homme ».

L'auteur de la *Métaphysique des Saints* n'y eût-il pas trouvé sur les problèmes qui le passionnent, sur l'amour pur, sur la prière, sur l'ascèse, de précieuses lumières ? La psychologie très perspicace du Bienheureux lui en assurait la valeur, tandis que le jugement de l'Église, sans les autoriser directement, en garantissait l'orthodoxie.

Là peut-être eût-il reconnu une angoisse non moins poignante que celle qu'il prête à Bourdaloue : l'angoisse d'une âme prévenue de Dieu, dont la délicatesse apparaît suraiguë à nos sensibilités émoussées et qui, accablée de ses infidélités continuelles, ne trouve d'issue que dans

(1) J'écrivais cet article sous l'impression de la lecture toute récente de la *Métaphysique des Saints*. Les quelques pages (p. 401-410) consacrées au Père de la Colombière dans le tome VI de l'*Histoire littéraire* m'avaient alors échappé. Il y a là un médaillon où se retrouvent toutes les qualités de M. Bremond. Mais pourquoi un simple médaillon ?

Avec raison, croyons-nous, on pense trouver (p. 408) dans la *Retraite* de Londres « un des signes les plus clairs de l'appel mystique ». Mais cet *appel*, ne l'oublions pas, était la réponse divine à une ascèse persévérante et à un exercice prolongé de prière pratique. Une certaine « défiance » à accepter cet appel, tout en étant « très jésuite », n'est-elle pas aussi, et plus simplement, prudence qui s'impose ?

une confiance éperdue. Cette confiance héroïque, dont le maintien touche de si près à l'amour pur, rend un son plus humain que les renoncements hypothétiques à son propre salut qui ne sauraient sans illusion se soutenir longtemps.

Il eût vu s'harmoniser dans le même homme la *prière* la plus *pratique* qui fût jamais avec la juste estime de l'active passivité qui écoute Dieu, quand il parle, et *adhère*, quand il attire l'âme à lui.

Bien des âmes eussent trouvé un exemple, un soutien, un patronage en cette figure qu'eût fait revivre l'incomparable évocateur : âmes dévouées au Cœur de Jésus et soucieuses de le connaître plus intimement; âmes fragiles que retient le respect humain; directeurs qu'effraie la charge de conduire des âmes dont la sainteté les confond ou dont les voies les déconcertent; missionnaires soucieux de sauvegarder leur liberté apostolique sans décourager des patronages utiles mais compromettants; cœurs de prêtres réduits à l'impuissance et qui voient sombrer les rêves d'apostolat et de dévouement dans la montée sans espoir de la tuberculose.

Ce portrait en pied dont nous regrettons l'absence dans l'*Histoire littéraire du sentiment religieux*, nous n'avons pas la prétention de le tracer ici, mais seulement de rappeler brièvement la vie et de marquer les principaux traits de la spiritualité du nouveau Bienheureux.

I. — *La vie du Bienheureux.*

Né en 1641 à Saint-Symphorien-d'Ozon (Isère), où son père possède une charge de notaire, il passe son enfance à Vienne, puis à Lyon chez les Jésuites, au petit collège d'abord au bas du coteau de Fourvière, ensuite au collège de la Trinité entre les deux fleuves.

Après l'influence toute première d'une famille chrétienne — plusieurs frères ou sœurs se donnèrent également à Dieu, — c'est donc l'éducation sérieuse, soignée, au gré de nos contemporains un peu artificielle, telle qu'elle se donne alors dans les collèges de la Compagnie.

Du collège il passe comme naturellement au noviciat d'Avignon, et, sans une confidence destinée à encourager une âme hésitante, nous n'aurions jamais soupçonné qu'une « horrible aversion de la vie où il s'engageait » se mit à la traverse. Une troisième année de philosophie scolastique complète après le noviciat ses études du collège de la Trinité. Le talent de Claude s'affirme et il est noté « *egregius in philosophia* ».

Suivant l'usage de la Compagnie de Jésus, il interrompt alors ses propres études pour un temps de régence en ce même collège d'Avignon où il vient d'étudier comme philosophe. De 1661 à 1665 il conduit les mêmes élèves des éléments de la grammaire jusqu'aux humanités. Deux discours nous ont été conservés du jeune professeur, l'un tout académique, l'autre à l'honneur de saint François de Sales.

Il ne déplaît pas de voir l'austère Père de la Colombière, dont nous rappelions la manière si franche et si directe, sacrifier un peu en sa jeunesse au goût du temps. Un « éloge du panégyrique » paraîtra jeu d'esprit bien léger; et quelque peu précieux le souci de rattacher tout un discours sur saint François de Sales à l'énigme de Samson : *de Forti egressa est dulcedo*. Il faudra cependant, pour le premier, tenir compte qu'un auditoire très susceptible et des passions surexcitées imposaient un sujet inoffensif, de tout repos, et ne pas juger le second sur la simple entrée en matière.

Après les années de régence, la théologie et l'acheminement au sacerdoce. Claude de la Colombière en poursuit

la préparation en des conditions spéciales qui rentraient pourtant assez bien dans les cadres scolaires de l'époque. Les théologiens d'alors n'étaient pas formés en séminaires séparés, mais vivaient durant leur cours de théologie groupés en quelque collège de la Compagnie, mêlés pour les études aux séculiers dont ils partageaient tous les exercices scolaires. Il arrivait ainsi que quelques-uns pouvaient plus facilement être détachés du groupe régulier et, tout en poursuivant leur propre formation, rendre encore service au Collège. Chargés d'un groupe d'élèves dont ils avaient la direction en dehors des heures de classe, ils les guidaient dans leur travail un peu à la manière de maîtres-répétiteurs préparant une licence dans nos lycées d'État.

C'est en un poste de cette sorte que Claude de la Colombière passe les quatre années de sa théologie (1666-1670), à la fois étudiant et précepteur. Mais le poste est unique : ce sont les deux fils de Colbert, élèves au collège de Clermont à Paris, qui lui sont confiés.

Le choix avec tout ce qu'il comporte : appel à Paris d'un jeune Jésuite de province, situation particulière en marge du groupe régulier des étudiants théologiens, visites et même séjours à la résidence de campagne du ministre à Sceaux ; tout cela révèle le cas que les Supérieurs faisaient dès lors du talent de Claude et la confiance qu'ils avaient en sa vertu.

La formation humaine du jeune religieux ne pouvait qu'y gagner, et Dieu se réservait de lui faire trouver, dans le poste même qui le mettait en vue, l'humiliation et l'épreuve qui le lanceraient dans la grande sainteté.

« Il est vrai, devait-il dire plus tard, que les coups imprévus, dans le moment qu'ils arrivent, étourdissent quelquefois ceux qui les reçoivent, et les jettent dans un trouble qui ne leur permet pas de profiter sur l'heure de leur disgrâce.

« Mais ayez un peu de patience. Vous verrez bientôt que c'est par là que Dieu vous dispose à recevoir ses plus grandes grâces. Sans cet accident vous n'auriez pas été tout à fait mauvais, mais peut-être n'auriez-vous pas été tout à fait bon (1). »

Claude, prêtre depuis un an, achevait son cours de théologie et recueillait sa part de gloire des brillantes soutenances de l'aîné de ses élèves quand survint l'incident.

Dans un recueil littéraire qu'il s'est composé, il a, parmi d'autres pièces, copié une épigramme où la verve parisienne faisait allusion à l'humble origine de Colbert. A propos de travaux de voirie et d'assainissement entrepris dans la capitale :

Colbert, y chantait-on, *est sorti de la boue*
Et craint toujours d'y retomber.

Le manque de délicatesse qu'il y avait de la part du précepteur à consigner pareils propos devait être cruellement expié. Le cahier, laissé sur une table, tombe sous les yeux du ministre. Amour-propre de parvenu ou légitime susceptibilité du père ; qu'on en juge comme on voudra : Colbert se plaint au Provincial et exige le renvoi.

A Lyon, devenu son exil, le Père de la Colombière enseigne durant quatre ans la rhétorique en ce collège de la Trinité qui l'a connu élève quelques années auparavant. Il joint à cet office la direction d'une congrégation d'enfants et, durant la dernière année scolaire (1673-4), la prédication dans l'église du collège. Période silencieuse où son talent se mûrit dans la réflexion et le travail, et à laquelle nous devons, d'après le P. de Colonia, une bonne part des sermons prêchés plus tard à Londres.

A trente-trois ans (juillet 1674) il est retiré du collège

(1) *Vie*, par le P. Perroy, p. 59.

pour la période de recueillement dite « Troisième an » à laquelle nous avons fait allusion déjà.

Il y prononce, le 2 février 1675, ses vœux de profès et immédiatement après est nommé supérieur de la petite communauté de Paray-le-Monial. Deux prêtres et un scolastique de soixante-sept ans, que la maladie a arrêté sur le chemin du sacerdoce, c'est tout le personnel actif de cette communauté. Il suffit cependant à assurer l'enseignement des quatre classes supérieures, rhétorique, humanités et deux classes de grammaire; et, grâce au concours du principal du collège de Paray qui s'est engagé à enseigner les éléments du latin, la petite ville se trouve pourvue d'un cours complet d'études.

A ce petit collège le nouveau Supérieur réserve le meilleur de ses soins. Il trouve néanmoins à exercer son zèle en d'autres œuvres. Une congrégation d'hommes réunie par lui devient bientôt nombreuse et fervente ; jusqu'à la Révolution elle restera pour la petite ville un foyer de sanctification. Il réunit des fonds et prépare la construction d'un hôpital, dont il ne verra pas l'achèvement mais qui le reconnaît comme son fondateur. « Ce n'est qu'en 1679, lit-on en tête des règlements, par les soins du R. P. de la Colombière de la Compagnie de Jésus que les principaux de la ville... firent un fonds pour la subsistance des pauvres malades. » Enfin, tandis que les autres Pères s'occupent à l'enseignement, il assure pour une bonne part les prédications régulières du carême et des fêtes de la Bienheureuse Vierge auxquelles les Jésuites s'étaient engagés dans l'église des Bénédictins (la basilique actuelle); et durant le printemps de 1675 il donne deux missions d'un mois sur les terres de l'abbaye de la Bénissons-Dieu. Lui-même en une lettre parle avec un enthousiasme reconnaissant des grands fruits de ces missions.

Un peu plus d'un an a suffi au jeune supérieur pour

donner sa mesure. Des modestes ressources de la petite résidence il a tiré un admirable parti, payant de sa personne sans compter. Il s'est révélé organisateur en même temps qu'ouvrier infatigable et directeur très sûr. Lorsque, après dix-huit mois, l'obéissance l'appelle ailleurs, il laisse derrière lui deux fondations importantes qui perpétueront dans la ville le bien qu'il y a commencé. De plus grande portée cependant, bien qu'entièrement cachée, est l'œuvre accomplie auprès de celle que Notre-Seigneur a choisie pour être la confidente et la messagère de son Cœur.

En quelques entrevues le Père de la Colombière a pu se former un jugement sur l'esprit qui conduit Marguerite-Marie, la rassurer elle et sa supérieure et lui fixer en quelques directions très fermes la conduite à tenir.

Lui-même, en son privé et parallèlement à la sainte, a prononcé, le 21 juin 1675, vendredi après l'octave du T.-S. Sacrement, la première consécration au Sacré-Cœur. L'avenir de la dévotion est assuré désormais.

Le Père de la Colombière peut disparaître : son rôle de conseiller et de guide est quasi terminé. Quelques lettres, deux ou trois entrevues en passant pour soutenir et confirmer, c'est tout ce que Notre-Seigneur attend du fidèle serviteur qui doit rester dans l'ombre, comme saint Joseph ou Jean-Baptiste. Il suffira que Dieu ait laissé entrevoir quel ministre il s'est choisi et de quelles ressources ce serviteur était doué. Deux années encore, où dans une situation singulièrement délicate va s'affirmer sa prudence surnaturelle, tandis que par l'isolement se resserrera l'intimité avec Jésus-Christ; puis, touché par la terrible maladie de poitrine, l'apôtre du Sacré-Cœur ne fera plus que languir.

En novembre 1677 un ordre du Père Provincial enlevait le Père de la Colombière à Paray et le désignait comme prédicateur de Marie-Béatrix d'Este, duchesse d'York.

Nous avons peine à nous rendre compte de loin des multiples difficultés de ce rôle. La seule situation d'aumônier d'une princesse catholique parmi une population protestante fort ombrageuse à l'égard de tout papisme réclamait un grand courage et un grand savoir-faire. Mais que d'éléments pour la compliquer : le roi Charles II, que ses tendances catholiques et son alliance avec Louis XIV rendent suspect à son peuple et à un parlement jaloux de ses privilèges, tandis qu'une vie de désordre affiché rend sa faveur presque gênante; le duc d'York, héritier présomptif de son frère, catholique sincère, mais caractère faible, peu sympathique, nullement fait pour régner. Puis, plus compromettante que tout le reste, la protection du roi de France avec tout ce que la susceptibilité anglaise y soupçonne — non sans raison — d'intentions politiques mêlées au prétexte de religion.

Le Père de la Colombière venait à Londres comme chargé d'affaires d'un trop grand roi pour se laisser engager si peu que ce soit dans les intrigues du roi de France, fût-il Louis XIV. Avec quelle rigueur il veut ignorer ce qui n'est pas de son rôle! Cantonné dans son appartement du palais Saint-James, il n'en sort que pour le service religieux de la princesse; et ses yeux même n'iront pas chercher sur la place, parmi le défilé quotidien des équipages ou les exhibitions des grandes solennités, une compensation à sa vie de reclus. C'était la pleine sauvegarde de sa vie intérieure : ce fut aussi sa suprême habileté. Loin d'entraver son apostolat, cette réclusion lui attira les âmes en même temps qu'elle ménageait le temps à leur consacrer. Ames fidèles, âmes hésitantes, âmes égarées en quête de lumière connurent bientôt le chemin de son « cloître ».

Autour de la pieuse duchesse et de son aumônier une vie chrétienne très fervente s'organise, des conversions se

font, des vocations se décident pour les Ursulines de Charolles ou les Visitandines de Paray; en plein Londres, aux abords de Saint-Paul, un petit monastère secret s'organise. Tout cela sans bruit, sans éclat, mais merveilleusement secondé par cette duchesse d'York, qui, devenue reine et réfugiée en France avec Jacques II, devait en son exil forcer l'admiration de la marquise de Sévigné et de Louis XIV lui-même : « Voilà, disait-il, comme il faut que soit une reine de corps et d'esprit, tenant sa cour avec dignité. »

Cette discrétion n'empêcha pas l'orage : il fut terrible.

L'histoire du complot papiste imaginé par Titus Oates demeure aujourd'hui encore une énigme aux historiens même protestants. « Un monstrueux roman plus semblable aux songes d'un malade qu'à des combinaisons admissibles dans le monde réel » : c'est ainsi que Macaulay qualifie le prétendu complot, d'après lequel le roi devait être assassiné et l'Angleterre livrée au Pape par les jésuites. Cela suffit pourtant. On sait par l'étude de la psychologie des foules les terribles décharges que dans certaines conditions la moindre rumeur peut provoquer en une atmosphère surchargée. Il est bien permis de reconnaître aussi la furieuse réaction de l'esprit du mal en train d'être dépossédé d'un de ses fiefs. La découverte de deux ou trois lettres à peine compromettantes d'un secrétaire de la duchesse, surtout la coïncidence malheureuse du meurtre d'un magistrat qui instruisait l'affaire, servirent à merveille les inventeurs du complot. Ce fut une panique, un délire.

Protégé par ses fonctions mêmes autant que par son inviolable prudence, sous la sauvegarde de l'ambassadeur Barillon, il semblait impossible que le Père de la Colombière fût impliqué dans le procès. Il fallut qu'un Judas le trahît. Le Maître lui donna cette consolation d'aller durant

trois semaines faire connaissance avec *King's Bench*, la plus infecte des prisons de Londres, et y conforter les confesseurs qui y étaient entassés. « Je serais long, écrira-t-il un peu plus tard en parlant de ce temps, si je vous disais toutes les miséricordes que Dieu m'a faites en chaque point et presque à chaque moment; ce que je puis vous dire, c'est que je ne me suis jamais trouvé si heureux qu'au milieu de cette tempête. »

Mais une fois de plus, après avoir fait entrevoir ce cœur de martyr, Dieu le fait rentrer dans l'ombre. Le bannissement était, en son cas, l'unique peine applicable. La seule prison préventive, telle surtout qu'elle lui avait été appliquée, était déjà procédé assez désobligeant vis-à-vis de la France. On s'en avisa, et, le 30 décembre 1678, accompagné d'un commissaire spécial qui devait l'escorter jusqu'à Douvres, le Père de la Colombière quittait Londres.

Mais en quel état!

Le changement de climat, l'extrême rigueur du régime auquel il s'était soumis joint au dur travail de composition qu'il s'imposait pour ses sermons, bientôt le surmenage du labeur apostolique, avaient peu à peu miné un tempérament sain et moyennement robuste. Depuis un an, des allusions discrètes signalent en ses lettres des crachements de sang répétés. Le séjour à King's Bench vient d'achever l'œuvre : l'épuisement du Père est tel qu'on a dû se hâter de le tirer de prison et lui accorder dix jours de répit au palais Saint-James, où, prisonnier sur parole, il attendra le départ.

C'est donc un poitrinaire au dernier degré de la maladie qui arrive à Lyon, le 11 mars 1679, après un pénible voyage par Paris et Dijon et une halte à Paray, où, pour quelques jours, il a semblé revivre.

Cinq mois à Saint-Symphorien chez son frère, l'air natal et des soins délicats redonnent quelques forces au

malade, de quoi le prolonger un peu plus d'une année en alternatives de haut et de bas que nous connaissons bien. C'est l'inaction, l'impuissance d'autant plus douloureuse qu'il garde, comme souvent, un certain air de santé. C'est le parfait oubli des hommes parmi la vie bourdonnante de ce collège de la Trinité à laquelle il fut mêlé autrefois. Seuls à peu près quelques scolastiques qui étudient au collège la philosophie profitent des derniers conseils et de la direction du Bienheureux. Il peut jeter dans quelques cœurs, dans celui du jeune Père de Galliffet en particulier, les premières semences de la dévotion au Sacré-Cœur. C'est surtout la prière, où l'âme achève de se détacher et prépare plus efficacement que par tout le reste l'épanouissement de ces germes précieux. « S'il y a si peu de conversions parmi les chrétiens, avait-il écrit, c'est qu'il y a peu de personnes qui prient, quoiqu'il y en ait beaucoup qui prêchent. » « Trop de travailleurs, pas assez de suppliants à genoux », devait répéter deux siècles plus tard l'écho d'un de ses frères.

Nous le redisons aussi, et pourtant c'est à nos œuvres que nous croyons surtout. Dans la vie des Saints c'est à l'activité généreuse que va notre considération, ou bien aux grandes mortifications. Et Dieu sans cesse ramène notre attention à l'humble prière, au sacrifice intérieur, à l'anéantissement accepté par amour. C'est le vin plus exquis réservé pour la fin à ses meilleurs amis.

« Il y aura bientôt cinq mois qu'il faut qu'on m'habille et l'on me déshabille, car je ne puis me rendre aucun service à moi-même. » Lorsqu'il écrivait ces mots, le P. de la Colombière était retourné à Paray. Là il devait achever de s'éteindre. Charité des Supérieurs qui avaient retenu l'effet bienfaisant de son dernier et court passage en la petite ville; attention de la Providence qui voulait assurer à Paray le tombeau et la sainte dépouille du Bienheureux.

Telle fut la vie.

Une leçon s'en dégage que nous ne pouvions nous empêcher de signaler déjà au passage. Cette vie pleine d'avenir, ce talent, l'un des plus beaux promis au grand siècle, cet homme parmi les plus complets, les plus capables de travailler à la gloire de Dieu : tout cela montré au monde, juste assez pour le faire reconnaître des clairvoyants, puis douloureusement ravagé en quelques mois et s'achevant dans la chambre d'un pauvre phtisique. C'est assez dans la manière de Dieu. L'exemple du Père de la Colombière garantira à ceux qu'il conduit ainsi qu'ils y peuvent trouver avec la plus haute sainteté une vraie fécondité. A tous il redit le prix de la vie intérieure et de la fidélité à Dieu.

Voyons cela d'un peu plus près en jetant un regard successivement sur l'homme, sur la conduite de Dieu, sur la réponse du Saint.

II. — *Les voies spirituelles du Bienheureux*

C'est un cœur naturellement noble. Tout nous le garantit; ses défauts mêmes. L'honneur mondain, l'attachement trop grand à ses amis, font l'objet principal de ses luttes : rien de vil en tout cela. La distinction native était la nécessaire condition des emplois dont il eut à s'acquitter, chez Colbert, à la cour de Charles II. Une formation régulière a développé ces dons. A la discipline des lettres humaines continuée à travers ses propres études et au cours des années non moins fructueuses de sa longue et progressive régence, s'est jointe la formation plus précieuse du contact avec les hommes. Il a approché les plus grands, et saura découvrir les petits, ouvrir le cœur des plus humbles et leur donner confiance.

« Le *talent* du Père de la Colombière est d'amener les

âmes à Dieu », portait un billet remis par sainte Marguerite-Marie au départ de Paray pour l'Angleterre. Ce fut sa *grâce* évidemment : mais le texte même communiqué par la sainte au nom de Notre-Seigneur ne suggère-t-il pas que savoir-faire naturel, éducation, psychologie perspicace et entrante y eurent leur part? Et plus loin, le Père, peut-être porté à se défier trop de sa naturelle tendance, était averti « d'avoir une douceur compatissante pour les pécheurs et de ne se servir de la force que lorsque Dieu le lui ferait connaître ».

Sur l'âme ainsi douée et préparée toute la conduite de Dieu fut à détacher par l'épreuve. Il suffit de rappeler les étapes de la vie. Au religieux régulier et fervent, mais sur qui l'esprit du monde garde quelque prise, la disgrâce de 1670 fait succéder le Saint (1). La transformation se prépare durant la seconde régence, à Lyon (1670-74); elle se décide dans la grande retraite, au troisième an.

Mais Dieu ne lâche pas prise. Cette âme qu'il a pleinement reconquise, au sens où les saints parlent de leur conversion, il la veut à lui seul. Le travail apostolique même aux intentions les plus pures, cherché, aimé pour la seule gloire qu'il rend à Dieu, reste un danger. Au bien que l'on fait, que l'on veut faire, on se laisse prendre; et déjà ce n'est plus Dieu aimé pour lui seul. Voilà pourquoi au sillon laborieusement tracé, mais déjà de si belle allure, l'ouvrier est arrêté soudain, deux ou trois fois transporté en un autre champ, puis bientôt mis au rebut, bien avant l'août.

Conduite toute divine, avons-nous dit déjà. La réponse du saint, très heureusement mise en valeur par le P. Perroy dans sa *Vie*, c'est le : *Sans réserve*. Le mot revient

(1) Nous n'avons, il s'entend, nulle intention de canoniser avant l'heure notre Bienheureux.

plusieurs fois dans le Journal ou dans les Lettres (1); toute la spiritualité et toute la direction du Père sont imprégnées de la chose. C'est ce *Sans réserve*, méthodiquement poursuivi à la lumière de la grâce et sous la conduite de saint Ignace, qui fait sa sainteté. Sainteté toute active, puisque constamment en éveil aux moindres touches de grâce intérieure ; toute docile pourtant et toute agie par Dieu, dont elle attend, désire, provoque, sans les devancer, les appels de plus en plus exigeants. Attitude proposée par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même sous l'image du serviteur aux aguets, reins ceints et lampe en main. Sainteté bien classique, plus classique chez lui que chez d'autres, parce que le sujet, plus naturellement équilibré et de formation plus classique, n'a rien des saintes folies d'un William Doyle ou des originales saillies d'un Michel Pro (2).

Mais, sous des apparences variées, cette application à se donner tout entier, jusqu'au bout, ne reste-t-elle pas le fond de toute sainteté ?

Notre Bienheureux la maintient plus délibérément peut-être que d'autres dans la vie commune, et dans un dépouillement méthodiquement poussé jusqu'à ses plus extrêmes limites.

La *vie commune*, le *devoir d'état* qu'il prêche à tous (3), ont pour lui l'avantage d'être une expression très sûre de la volonté de Dieu et une voie à l'abri de la vaine gloire

(1) Voir *Notes spirituelles et pages choisies*, pp. 93, 164, 169.

(2) Une *Vie* du Père Michel-Augustin Pro par Antonio Dragon vient de paraître à Louvain (1929) aux éditions du *Museum Lessianum*, 11, rue des Récollets. Elle a eu immédiatement en Belgique un immense succès (le 17e mille en vente au mois d'août). Souhaitons que se propage en France aussi une biographie qui met si bien en lumière la belle figure de cet apôtre qui fut un peu le « joyeux fol », puis l'aventurier du Christ avant d'être son martyr.

(3) *Notes spirituelles et pages choisies*, p. 252.

qu'il redoute tant. La vie commune pour le religieux se formule en ses règles. Le Père de la Colombière fera de ces règles la base de sa sainteté : durant sa retraite de trente jours il s'engage par vœu à leur parfaite observation. Rien de plus instructif que le *projet* de ce vœu inséré dans le Journal de la retraite. Nombre de nos contemporains y aimeront cette façon de discuter une entreprise spirituelle et d'en préparer l'exécution suivant les procédés d'une « affaire » humaine (1). Tous y reconnaîtront un vrai chef-d'œuvre de prudence surnaturelle, en même temps qu'un témoignage de la hauteur de vues et de la sainte hardiesse de notre Bienheureux : pareils *projets* classent leurs auteurs.

Le document comprend trois parties : revue des règles dont il s'agit de vouer l'observation, — motif de faire ce vœu, — quelques considérations qui sont surtout réponse aux objections.

Parmi ces règles les unes enserrent la vie du religieux dans un réseau d'obligations précises touchant la pratique de l'obéissance et de la pauvreté, la prière, la vie en commun, même le maintien extérieur (règles de modestie). A elles seules, celles-là nous paraissent exiger pour leur parfaite observance une héroïque fidélité : cependant le P. de la Colombière est rompu dès longtemps à la pratique des plus menues comme des plus importantes, compte de conscience ou règles du silence. Elles lui paraissent « sans difficulté », et s'il les passe en revue c'est surtout pour lui affaire de « se ressouvenir ». Mais d'autres règles sont des principes de perfection plus généraux et qui vont plus profond ; plus faits, semblerait-il, pour orienter l'effort que pour imposer à l'action une perfection déterminée.

(1) N'est-ce pas le conseil du Maître lui-même : *Sedens computat* (Lc., XIV, 28) ; et encore : « filii hujus saeculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt » (ibid., XVI, 8)?

Comment sans présomption et de façon réalisable s'engager par vœu à semblable idéal? Le Père de la Colombière juge que « Dieu, qui a inspiré nos Règles à saint Ignace, a prétendu qu'elles fussent observées ». Brièvement il fait le point, marque où il en est; puis détaille en quelques articles très nets ce que lui paraît exiger la parfaite pratique de la règle, et à quoi il croit pouvoir s'engager. Il faut lire :

« 6° De souhaiter d'être outragé, accablé de calomnies et d'injures, de passer pour un insensé, sans toutefois y donner occasion et si Dieu n'y était point offensé. Il me semble que pour cela je n'ai qu'à demander à Dieu qu'il me conserve les sentiments qu'il m'a déjà donnés par sa miséricorde [Règle 11].

« 7° Touchant la plus grande abnégation de soi-même et la mortification continuelle il me semble qu'avec la grâce de Notre-Seigneur je puis vouer : 1°) de n'avoir jamais de volonté efficace touchant la vie et la mort, la santé, la prospérité, l'adversité, les emplois, les lieux, qu'autant cette volonté sera conforme à la sienne; 2°) de souhaiter autant qu'il sera en mon pouvoir tout ce qui sera le plus contraire à mes inclinations naturelles, si cela n'est point opposé à sa plus grande gloire; et il me semble que par sa bonté infinie Il m'a mis à peu près en cette disposition; 3°) de ne rechercher jamais ce qui flatte les sens, comme les spectacles, les concerts, les odeurs, les choses agréables au goût; ni ce qui peut satisfaire la vanité; de ne le rechercher, dis-je, ni en mes discours, ni en mes actions; et pour les meubles et les habits de me contenter de ce qu'on me donnera, à moins que l'obéissance, ou la règle de la santé, ne m'oblige d'en user autrement; 4°) de n'éviter aucune mortification de celles qui se présenteront, à moins que je ne juge, selon Dieu, que je dois en user autrement pour quelque raison qui me paraîtrait véritable; 5°) de ne jamais goûter aucun plaisir de ceux où la nécessité m'engage, comme boire, manger, dormir, ni de ceux qu'on ne peut éviter dans la Compagnie sans quelque affectation ou singularité, comme les récréations, les mets extraordinaires, etc., de ne les jamais prendre pour le plaisir que la nature y trouve, mais d'y renoncer en mon cœur et de m'y mortifier en effet autant que Dieu m'inspirera, et que je le pourrai sans me faire trop remarquer [Règle 12].

« 8° Les quatre règles suivantes sont renfermées dans les autres. Pour la 17e, qui est de la pureté d'intention, je puis vouer, ce me semble : 1°) de ne faire jamais rien, avec le secours de Notre-Seigneur, que pour la gloire de Dieu, du moins avec réflexion; 2°) de ne jamais rien faire ni rien omettre par respect humain : ce dernier point me plaît fort, et il me semble qu'il m'établira dans une grande paix intérieure [Règle 17]. »

Celui qui s'oblige ainsi a trente-trois ans. Depuis trois ou quatre ans il est comme à l'essai et croit pouvoir affirmer de tout cet ensemble : « Il me semble que cela ne m'engage qu'à un peu plus de vigilance que je n'en ai, car à cette heure il me semble que je ne voudrais pas rompre aucune de ces règles de volonté délibérée. » Un directeur éclairé mis au courant approuve tout. Or ce fut là comme un point de départ. Jugeons de ce que dut être cette âme après sept années d'une ferveur sans cesse accrue.

Mais pourquoi se lier de la sorte? N'est-il pas à craindre que l'âme à la gêne ne perde son élan? Le don de soi ne gagne-t-il pas à rester toujours libre et spontané? C'est l'éternelle objection contre les vœux, contre les vœux mêmes substantiels de religion. La réponse théologique a été faite depuis longtemps. Un vrai bonheur de la retrouver dans les « motifs » du Père de la Colombière, jaillie de son cœur, toute vibrante de son émotion en face d'une pareille décision à prendre :

« Motifs de ce vœu.

« 1°) pour s'imposer une nécessité indispensable... d'être fidèle à Dieu, même dans les plus petites choses.

. . . . . .

« 4° pour réparer les irrégularités passées, par la nécessité où l'on se met d'être régulier autant de temps qu'il plaira à Dieu de nous prolonger la vie. Ce motif me touche beaucoup, et me presse beaucoup plus que tous les autres.

(1) *Notes spirituelles*, p. 64.

« 7°) pour faire de mon côté ce qui est en mon pouvoir pour être à Dieu sans réserve; pour détacher mon cœur de toutes les créatures et l'aimer de toutes mes forces, du moins d'un amour effectif (1). »

D'autres motifs sont énumérés. On sent que ceux-là sont décisifs et l'ont touché surtout. S'attacher inviolablement : n'est-ce pas le pur instinct de l'amour qui arrache aux pauvres amants d'un jour des serments éternels? Preuve que l'amour va naturellement à Dieu : *Mihi adhaerere Deo bonum.*

Dès lors nulle rigidité dans cette vie coulée en une règle si rigide. La règle n'est pas imposée au dehors, mais acceptée, vécue, assimilée par le cœur. On en sentira d'abord la contrainte, mais une contrainte aimée, comme celle qu'impose au patineur l'exacte inclinaison exigée par sa courbe savante. Peu à peu par cette contrainte même est préparée l'aisance, la liberté d'allure qui donne à la vertu son dernier achèvement, comme à l'homme de sport sa suprême élégance.

Tout cela vivement éprouvé et noté au cours du journal spirituel en fait un vrai drame intérieur plein d'intérêt autant que d'édification.

On y sent le frémissement de tout l'être à l'instant de s'embarquer en une redoutable aventure :

« Tout ce qui effraie pour l'ordinaire, comme les prisons, les maladies continuelles, la mort même, tout cela me paraît doux en comparaison de cette guerre éternelle qu'il faut se faire à soi-même... Quand je pense à cela, il me semble que la vie va me paraître furieusement longue et que la mort ne viendra jamais assez tôt (2). »

(1) *Notes spirituelles*, p. 68.
(2) *Ibid.*, p. 48.

Puis l'illusion d'arriver tout d'un coup et celle toujours renouvelée d'être enfin au sommet :

« Je remarque qu'il y a bien des pas à faire pour arriver à la sainteté. et qu'à chaque pas que l'on fait on croit que c'est beaucoup avancer que de le faire; et après qu'on l'a fait on trouve que ce n'est rien (1). »

Mais aussi *la joie* de se sentir lié et la *liberté* qu'on y éprouve :

« Le sixième jour, faisant ma considération sur le vœu par-
« ticulier que j'ai fait, je me suis trouvé touché d'une grande
« reconnaissance envers Dieu.... J'ai eu une grande joie de
« me voir ainsi engagé par mille chaînes à faire la volonté de
« Dieu (2). »

« Il n'y a nulle paix que dans l'oubli parfait de soi-même;
« il faut se résoudre à oublier même nos intérêts spirituels,
« pour ne chercher que la pure gloire de Dieu.

« Je me sens toujours un plus grand désir de m'attacher à
« l'observation de mes règles; je me fais un plaisir très
« grand de les pratiquer »;

plaisir d'amour qui est justement à faire ce qui nous déplaît, parce qu'il plaît à Dieu :

« plus je m'y rends exact, et plus il me semble que j'entre
« dans une liberté parfaite; il est certain que cela ne me
« gêne point, au contraire, ce joug me rend, pour ainsi dire,
« plus léger (3). »

Enfin ce mot, si semblable à celui de Bourdaloue qui transporte M. Bremond :

« Puisque vous voulez bien être content de mon cœur [ô
« mon Dieu], ne serait-il pas déraisonnable s'il n'était pas
« content du vôtre? (4) »

(1) *Notes spirituelles.*
(2) *Ibid.*, p. 140.
(3) *Ibid.*, p. 148.
(4) P. L. Perroy, p. 73.

L'accent, il est vrai, est surtout sur le travail d'ascèse, la lutte avec le respect humain, la mise en garde contre la vaine gloire, qui entravera même pour un temps la libre expansion du zèle.

La note caractéristique de cette spiritualité semble être la recherche systématique de tout ce qui mortifie, le préjugé universel contre toute tendance et goût naturel. *A priori*, c'est-à-dire à moins d'indication nette que le devoir est ailleurs, l'inclination d'un choix fait d'avance ira toujours à la plus grande souffrance, absolument comme l'inclination instinctive va au plus grand plaisir tant qu'il ne crée pas un danger. Préjugé justifié par la raison surnaturelle : non certes que le caractère pénible ou contrariant d'une œuvre soit par lui-même principe de perfection ou de mérite, mais parce que, dans le doute sur un choix à faire, du fait seul qu'on hésite, il y a chance que la grâce pousse en sens inverse de la nature.

Cependant pareil motif resterait trop abstrait et à lui seul ne déciderait pas. Pour maintenir surtout une pareille règle de choix tout au long d'une vie, il n'y a que l'amour. C'est ainsi qu'a choisi le Christ : il me suffit. Dès lors me vider de moi-même c'est lui faire place, m'unir à lui, me remplir de lui; me renoncer c'est me retrouver en lui, en son bon plaisir préféré à tout.

Ce but toujours sous-jacent, souvent explicitement exprimé et poursuivi, repousse par avance toute accusation de perfection propre recherchée pour elle-même (ascétisme) autant que de complaisance en la douceur d'aimer (panhédonisme).

La douceur, il désire la voir écarter de ses prières et souhaite « la sécheresse et la désolation accompagnées de la grâce de Dieu (1) ». Quant à la sainteté : « Vous seul,

(1) *Notes spirituelles*, p. 79.

[Divin Cœur de Jésus], aurez toute la gloire de ma sanctification, si je me fais saint; cela me paraît plus clair que le jour; mais ce sera pour vous une grande gloire, et c'est pour cela seulement que je veux désirer la perfection (1) » ; et encore, après une très belle page sur le détachement de ses amis : « Ne chercher que Dieu, ne pas même chercher ses biens, les avantages qu'il y a à son service, comme la paix, la joie, etc., mais lui seul (2). »

Si ce n'est pas là le pur amour, il y faut renoncer. C'est par la lutte continuelle que le Bienheureux l'a conquis ou plutôt s'y maintient, car il est l'aspect positif, enrichissant, dilatant, du don de soi, lequel garde toujours ici-bas son côté restrictif de renoncement et d'oubli de soi. En ce pur amour le Père de la Colombière rencontra parfois par surcroît le sentiment de paix ineffable, de consolation qu'il n'y cherchait pas. Sa spiritualité, comme sa prière, semble s'être peu à peu dilatée et détendue dans la paix. Récompense de l'ascèse persévéramment continuée, avons-nous dit. On peut y reconnaître aussi l'action de la maladie acceptée de bon cœur, le résultat de l'expérience des âmes qu'il a dû rassurer et pacifier : n'est-ce pas son Père saint Ignace qui lui a appris à prendre pour soi les décisions et directions qu'en pareille occurrence on donnerait à autrui? Il faut y voir surtout la réponse de Dieu à la fidélité de son *serviteur*. En se tenant à sa place et dans l'attente éveillée des désirs de son Maître, il s'est préparé à entendre le : *Amice, ascende superius*. Jésus a fait de lui le parfait *ami* de son Cœur.

Depuis les révélations de 1676 le Père de la Colombière a accepté loyalement le rôle qui lui a été confié par Notre-Seigneur de propager la dévotion à son Sacré Cœur. Dis-

(1) *Notes spirituelles*, p. 54.
(2) *Ibid.*, p. 128.

crètement mais persévéramment il l'insinue aux âmes capables de l'accepter. Lui-même a fait à Paray sa consécration, l'offrande de tous ses mérites, satisfactions, actions de zèle, d'humilité, d'obéissance... Il se regarde donc comme appartenant au Cœur de Jésus, et toute son ambition est d'entrer en ce divin Cœur, pour y vivre et mourir, de trouver en lui toute vertu, toute force, toute sainteté. Quoi d'étonnant que la dévotion ait mis de plus en plus sur sa vie le cachet de la douceur, de la confiance et de la paix?

Cette marque, avant de la recevoir plus pleinement en sa propre conduite, il avait su l'imprimer d'admirable manière à sa direction. Décision, fermeté, souplesse et bonté par-dessus tout : ces mots sont vite dits; mais ce qu'ils supposent dans le directeur est immense, et c'est surtout chez lui le résultat d'une union à Dieu continuelle.

Veut-on un exemple de sa fermeté pressante, qu'on lise cette lettre à une religieuse de la Visitation de Paray :

« ... Je crains que vous ne soyez en effet un peu lente et pusillanime : si cela est, vous le connaîtrez à ces marques : si vous êtes tentée de différer ce que vous êtes obligée de faire ou ce que vous avez résolu de faire; si vous vous lassez quand vous avez une fois commencé quelque chose de bien; si vous changez souvent de méthode, de pratiques de dévotion; si vous vous imaginez qu'il y a quelque chose au-dessus de vous et qu'il faut laisser pour les grandes saintes; si vous omettez de faire quelque chose par respect humain de peur de passer pour meilleure que vous n'êtes, de peur d'importuner les supérieures, de peur qu'il ne semble qu'on veuille condamner les autres, de peur de les mortifier; si vous n'avez pas la dernière sincérité à l'égard des personnes à qui vous devez dire votre intérieur; si vous vous persuadez que vous devez vous contenter d'une ferveur médiocre; si vous vous mettez dans l'esprit qu'il y a des choses petites dans l'obéissance et qu'une parole n'est rien; qu'on peut attendre un moment, faire un point, etc... Le remède c'est de ne se rien pardonner; de n'é-

couter nulle répugnance; de chercher perpétuellement à se vaincre; d'être bien convaincue que c'est une grande raison pour faire une chose, d'y sentir quelque difficulté, et pour ne la pas faire, d'y avoir de l'inclination, supposé toujours qu'on ne fasse rien contre l'obéissance (1). »

Même fermeté, même liberté d'apôtre, mais, comme il convient, avec un accent d'affection plus marqué, dans une lettre à un jeune jésuite citée dans les *Pages choisies* sous le titre *Tentations* (2). Écoutons l'appel angoissé qui la termine :

« Mon Dieu, mon pauvre ami, Dieu vous a fait un cœur qui me paraît si propre pour l'aimer. Serait-il bien possible qu'il fût pour quelque autre que pour celui qui l'a fait? Je vous demande pardon de ma liberté. Priez Notre-Seigneur qu'il me convertisse. »

On sent d'abord que le ton est tout autre lorsqu'il s'adresse à une âme de pleine bonne volonté; ainsi à Mademoiselle de Bisefranc :

« L'oraison ni la récollection ne demandent nulle contention : il faut en éviter les défauts, il faut que notre cœur s'unisse à Dieu, si notre esprit résiste à cette union. Aimez et faites tout ce qu'il vous plaira pour le reste. Rien n'est difficile à celui qui aime, et il n'a que faire de violence pour sentir son amour. Je dis sentir, car il n'est pas même nécessaire de l'exprimer toujours dans l'oraison. Celui que vous aimerez verra votre cœur et c'est assez. Il ne veut pas qu'on se tourmente dans l'impuissance où l'on se trouve d'agir et de produire des affections, avec le goût qu'on désirerait (3). »

Décidément cet ascète sait ce que c'est que se tenir en présence de Dieu, uni à lui et l'écoutant au fond du cœur. Autant il tient à l'activité du recueillement dans la prière,

(1) *Notes spirituelles et pages choisies*, p 182.
(2) p. 195.
(3) p. 198.

autant prend-il garde qu'elle soit toute tendue vers Dieu pour l'accueillir, s'il veut bien se communiquer, et n'aille pas étouffer sa voix.

C'est spécialement à l'égard de sainte Marguerite-Marie que s'exercent les dons du directeur. Nous y trouvons un remarquable exemple de cette décision que nous nommions en tête des qualités requises pour la conduite des âmes. Trois ou quatre entrevues lui ont suffi : la prière et l'onction du Saint-Esprit ont fait le reste. Le Père de la Colombière est fixé; sa conviction est faite au point de diriger sa propre conduite d'après les lumières reçues par sa sainte pénitente. Désormais il sera pour elle le guide et le soutien assuré.

Il y avait du mérite, parmi les hésitations des plus clairvoyants, à l'encontre du plus grand nombre et malgré bien des apparences qui semblaient contrarier l'esprit de sa règle, à approuver aussi catégoriquement les voies de la Sœur Alacoque. Le directeur y trouvait sur le respect humain qu'il se reprochait l'occasion d'une belle victoire; mais surtout le fidèle serviteur s'y devait à son Maître, vrai modèle du directeur dont tout le rôle est, en s'effaçant, en se sacrifiant au besoin, d'assurer à Dieu l'audience : *gaudet propter vocem sponsi.*

Ainsi dans l'établissement de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus chaque rôle serait-il exactement rempli : le Maître, qui se communique en un suprême don d'amour, demande l'institution d'une fête et fait à ceux qui se rendront aux désirs de son Cœur de magnifiques promesses; puis, chacun en son rang, les divers instruments dont il daigne se servir.

Marguerite-Marie, humble entre les humbles, reçoit la confidence.

Le Père de la Colombière, au nom de l'Église, contrôle la révélation, rassure et guide la voyante.

Les théologiens, mis en éveil, confrontent la dévotion avec le dépôt de la foi, admirent ses harmonies avec le dogme, la lumière meilleure qu'en reçoivent les vérités déjà explicitement reconnues, la force qu'y puiseront la piété et la perfection chrétienne.

La hiérarchie, seule qualifiée pour décider, autoriser ou promouvoir, par un lent et sûr progrès établit, défend et consacre le culte; tandis que le peuple chrétien tantôt devance de ses vœux, tantôt admirant les initiatives de ses pasteurs suit avec joie.

Le Souverain Pontife enfin pose les actes décisifs : il établit la fête pour l'Église universelle; il invite tous les fidèles à se consacrer au Sacré-Cœur et à lui offrir l'hommage de leur réparation et de leur amour; il étend la portée de la dévotion jusqu'au genre humain tout entier.

L'œuvre accomplie, ne convenait-il pas que fût glorifié celui qui fut auprès de Marguerite-Marie son très humble mais tout premier ouvrier?

Fourvière.

F. DE LANVERSIN, S. J.

Commentaire de saint Thomas sur l'Oraison dominicale

Quatrième demande

PANEM NOSTRUM QUOTIDIANUM DA NOBIS HODIE

Il arrive souvent qu'un homme, par le fait même de sa grande science et de sa grande sagesse, devient craintif ; aussi la force du cœur lui est-elle nécessaire pour éviter de défaillir dans la nécessité. *C'est lui qui donne la force à l'homme épuisé, et à ceux qui ne le sont pas multiplie le courage et la vigueur* (1). Cette force, c'est le Saint-Esprit qui la donne : *Le Saint-Esprit est entré en moi, et il m'a dressé sur mes pieds* (2). Mais elle est telle, cette force, don du Saint-Esprit, que par elle corroboré l'homme ne défaillira pas par crainte de manquer des choses nécessaires, mais croira fermement que tout ce qui lui est nécessaire lui sera dispensé par Dieu. C'est pourquoi l'Esprit-Saint, qui nous la donne, nous enseigne à demander à Dieu : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ;* d'où vient son nom d'Esprit de Force.

Cependant, remarquons-le bien, ce que nous demandons dans les trois précédentes demandes, ce sont les biens spirituels, qui à la vérité commencent ici-bas, mais ne recevront leur plein achèvement que dans la vie éter-

(1) Isaïe, XL, 29. — (2) Ezéchiel, II, 2.

nelle. Quand nous demandons que le nom de Dieu soit sanctifié, nous demandons que sa sainteté soit connue; quand nous demandons que son règne arrive, nous demandons d'avoir part à la vie éternelle; quand nous demandons que sa volonté soit faite, nous demandons qu'elle s'accomplisse en nous. Tous biens qui, s'ils commencent dès ici-bas, ne peuvent être possédés pleinement que dans la vie éternelle. C'est pourquoi il fallait que la prière fît mention de certains biens nécessaires, susceptibles d'être possédés parfaitement dès cette vie; de là vient que le Saint-Esprit nous a enseigné à demander les biens nécessaires à la vie présente, que nous pouvons posséder d'une manière parfaite dès ici-bas. C'est aussi pour nous montrer en même temps que Dieu pourvoit même au temporel, et c'est ainsi qu'il faut entendre cette parole : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

Par ces mots le Saint-Esprit nous enseigne à éviter cinq péchés qui naissent pour l'ordinaire du désir des biens temporels.

1. *Se contenter de sa condition*

L'homme, par l'effet d'un désir immodéré, cherche ce qui dépasse son état et sa condition, au lieu de se contenter de ce qui lui convient. S'agit-il de vêtements? soldat, il ne veut pas des vêtements de soldat, mais de comte; clerc, non des vêtements de clerc, mais d'évêque. Disposition vicieuse qui retire les hommes du commerce des choses spirituelles, parce que leur désir s'attache outre mesure aux temporelles. Mais le Seigneur nous a enseigné à éviter ce vice en nous apprenant à ne demander que le pain, c'est-à-dire ce qui est nécessaire pour notre vie présente dans la condition de chacun (tout cela est compris sous le nom de pain); et il ne nous a pas appris à

demander des biens précieux, variés et recherchés, mais le pain, sans lequel l'homme ne peut vivre, car tous en ont besoin. *Le principe de la vie de l'homme c'est le pain et l'eau* (1). *Si nous avons la nourriture et de quoi nous couvrir, contentons-nous-en* (2).

2. *Respecter le bien d'autrui*

Pour s'enrichir au temporel, il arrive qu'on fasse tort à autrui ou même qu'on lui vole son bien. C'est là un vice d'autant plus dangereux qu'il est difficile de restituer le bien volé; et pourtant, selon saint Augustin, il n'y a remise du péché que s'il y a restitution. Ce vice, le Seigneur nous a appris à l'éviter en nous apprenant à demander notre pain, non celui d'autrui; car ce n'est pas leur pain que mangent les ravisseurs, mais celui d'autrui.

3. *Inquiétudes superflues*

Il y a des gens qui ne sont jamais contents de ce qu'ils ont, et qui en veulent toujours davantage; c'est là dérèglement, car le désir doit être à la mesure du besoin : *Ne me donnez ni la richesse ni la pauvreté; accordez-moi seulement ce qui est nécessaire pour que je vive* (3). Ce vice, le Seigneur nous a appris à l'éviter en disant : *notre pain quotidien*, c'est-à-dire d'un seul jour, ou d'un seul temps.

4. *Voracité immodérée*

Il y a des gens qui veulent manger en un jour ce qui suffirait à plusieurs, et ce qu'ils demandent, eux, ce n'est pas le pain d'aujourd'hui, mais du pain pour dix jours, et parce qu'ils dépensent trop, il arrive qu'ils se ruinent.

(1) Ecclés., XXIX, 28. — (2) I Tim., VI, 8. — (3) Prov., XXX, 8.

Passant leur temps en beuveries et festins, ils se ruinent (1). *L'ouvrier qui boit ne s'enrichira pas* (2).

5. *Ingratitude*

Quand on s'enorgueillit de ses richesses, quand on ne reconnaît pas que l'on tient de Dieu ce que l'on a, il y a grand péché, car tout ce que nous avons, soit au spirituel, soit au temporel, nous le tenons de Dieu. *Tout est à toi, car nous avons tout reçu de ta main* (3). Aussi, pour écarter de nous ce vice de l'ingratitude, le Seigneur dit-il : *Donnez-nous même notre pain,* afin que nous sachions que tout nous vient de Dieu.

Mais sur ce point nous recevons encore un autre enseignement; en effet il arrive parfois qu'ayant de grandes richesses on n'en tire aucun profit, mais sa perte spirituelle et temporelle, et plusieurs ont été perdus par la richesse. *Il y a un autre mal que j'ai vu sous le soleil, et même il est fréquent parmi les humains. A un homme Dieu a donné la richesse, l'opulence, l'honneur; rien ne manque aux désirs de son âme. Dieu ne lui a refusé que le pouvoir de s'en rassasier, et c'est un étranger qui engloutira sa fortune* (4). De même : *C'est pour le malheur du maître que les richesses ont été amassées* (5). Nous devons donc demander que nos richesses nous soient utiles, et c'est ce que nous faisons en disant : *Donnez-nous notre pain,* c'est-à-dire : faites que nos richesses nous soient utiles. *Son pain,* dit Job, *se changera dans son ventre en fiel d'aspic; les richesses qu'il a englouties, il les vomira, et de son ventre Dieu les arrachera* (6).

[Les choses de ce monde donnent lieu à un autre vice, c'est l'inquiétude superflue; certaines gens s'inquiètent

(1) Prov., XXIII, 21. — (2) Ecclés., XIX, 1. — (3) I Paralip., XXIX, 11 et 14. — (4) Eccl., VI, début. — (5) Eccl., V, 12. — (6) Job, XX, 14.

aujourd'hui de choses qui ne se produiront pas avant un an. Pour ceux-là, point de repos. *Ne soyez pas inquiets, vous disant : Que mangerons-nous?* (1) C'est pourquoi le Seigneur nous apprend à demander qu'aujourd'hui nous soit donné notre pain, c'est-à-dire ce qui nous est nécessaire pour le temps présent.]

Enfin, il y a deux autres sortes de pain, le pain sacramentel et le pain de la parole de Dieu. Donc nous demandons notre pain sacramentel, qui chaque jour est consacré dans l'Église, afin que, comme nous le recevons dans le Sacrement, ainsi il nous soit donné pour notre salut. *Je suis le pain vivant descendu du ciel* (2). *Celui qui le mange et le boit indignement mange et boit son propre jugement* (3).

De même, une autre sorte de pain, c'est la parole de Dieu : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* (4). Donc, demander qu'il nous donne notre pain, c'est demander qu'il nous distribue sa parole. Mais cela nous conduit à cette béatitude qui consiste dans la faim de la justice; car quand on possède les biens spirituels, on les désire encore davantage, et de ce désir vient la faim, et cette faim trouve son apaisement dans la vie éternelle.

Traduit par Pierre Péguy et Yves Simon.

(1) Matth., VI, 31. — (2) Jean, VI, 51. — (3) I Cor., XI, 29. — (4) Matth., IV, 4.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

L'Œuvre de l'Adoration nocturne du Très-Saint-Sacrement à domicile

Fondée à Paris, en 1846, par Mgr de la Bouillerie, cette œuvre est probablement, comme on le disait au congrès de Paray-le-Monial, la doyenne des œuvres françaises d'adoration nocturne. Sous sa forme originelle, elle ne s'est développée qu'à Lyon, où a été créé en 1849 un centre important dont S. Ém. le Cardinal de Bonald confia la direction aux Pères Mauristes. De Lyon l'œuvre s'étendit sur un bon nombre de diocèses et groupe encore actuellement plusieurs milliers d'associés. La voilà qui reprend vie à Paris, et qui de Paris aspire à rayonner sur la France entière et au delà, s'il plaît au Saint-Siège de continuer à bénir et à encourager ses accroissements.

I

Quelle place assigner à l'Adoration nocturne parmi les œuvres eucharistiques?

Sans contredit, une des plus importantes, une des premières. Car elle est par excellence — j'emprunte les termes de la petite notice de notre association — une œuvre *de prière*, en union avec les prières de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même pendant les nuits qu'il passa sur la terre et celles qu'il passe maintenant dans les saints tabernacles; *de sacrifice et de réparation*, par le sacrifice de bien-être qu'elle réclame de chacun de ses membres, uni au sacrifice de Jésus Rédempteur et qui s'ajoute aux mérites de l'adoration. Elle est ainsi un aliment très substantiel de la piété pour chaque âme en particulier, et un foyer très fécond pour toutes les œuvres

paroissiales et d'apostolat. Tous les pasteurs d'âmes savent que de bons adorateurs deviendront bien vite de meilleurs paroissiens, et que tout ce qui sera donné au Dieu de l'Eucharistie leur sera donné à eux-mêmes en dévouement plus actif et plus généreux aux œuvres de la paroisse.

C'est bien ainsi que considèrent l' « Adoration nocturne » tous nos supérieurs ecclésiastiques. Après les communautés religieuses et particulièrement les communautés du cloître, c'est aux associations d'adoration nocturne qu'ils font appel de préférence, quand il s'agit d'obtenir des grâces insignes, d'assurer le succès d'entreprises religieuses qui intéressent le bien général de l'Église et de la patrie, le bien particulier des diocèses.

S'il fallait insister, je citerais en témoignage la part que les associations d'adoration nocturne peuvent revendiquer légitimement dans la création et l'organisation des congrès eucharistiques internationaux, et je renverrais à leur histoire racontée par M. du Mont de Benque, premier président de l'Adoration nocturne de Paris, et M. Daniel Collet, promoteur des nuits de Montmartre.

II

Quelle place les femmes tiennent-elles dans les associations d'Adoration nocturne ?

Je vous vois remplir les cadres des œuvres eucharistiques réservées à votre sexe (1) et former le contingent de beaucoup le plus nombreux des autres groupements et confréries eucharistiques. Je vous cherche en vain dans des associations *d'Adoration nocturne* du Très Saint-Sacrement. Si j'excepte l'association de Lyon dont je viens de parler et les groupements qui y ressortissent, particulièrement dans le centre et le sud-est de la France, je ne connais pas d'associations féminines d'adoration nocturne.

Est-ce la nuit qui vous fait peur ? Reculez-vous devant le sacrifice et la mortification d'une heure de veillée au pied du Très Saint-Sacrement ? Peut-on vous faire l'injure de le sup-

(1) Ces pages devaient être lues au IV[e] Congrès eucharistique national de Paris (section féminine). Les circonstances en empêchèrent la lecture.

poser un seul instant? Elles n'ont jamais manqué à l'appel de la charité chrétienne les infirmières de nuit, les veilleuses volontaires au chevet des malades. Comment les consolatrices du Cœur de Jésus, les réparatrices de son amour outragé pourraient-elles manquer à l'appel du Maître qui se fait entendre jour et nuit? « J'ai attendu quelqu'un qui compatît à ma peine, et personne ne s'est présenté; j'ai cherché des consolateurs et n'en ai point trouvé » (Ps. 68).

En réalité, ce sont les femmes qui ont provoqué en France la fondation de cette œuvre. L'Adoration nocturne est née à Paris, de votre exemple, du spectacle de votre courage, de votre piété, un certain soir du mois de juin, d'autres disent du mois de novembre 1848. Si les chroniqueurs ne s'entendent pas sur la date, ils sont tous d'accord sur le fait et le lieu où il s'est passé. C'était à quelques pas d'ici, rue d'Enfer, dans la chapelle des Carmélites. Le Saint-Sacrement y était exposé. Hermann Cohen, nouveau converti, et converti de l'Eucharistie, qui devait devenir le Père Marie-Augustin du Très-Saint-Sacrement, y prolongeait ses adorations « sans compter les heures et sans voir que la nuit s'approchait ». Une sœur tourière arrive et donne le signal de la retraite. Un second avis devient nécessaire, suivi aussitôt de cette réponse : « Je sortirai en même temps que ces personnes qui sont au fond de la chapelle.

« — Mais celles-ci ne sortiront pas de toute la nuit. »

Eh quoi! des dames, toute la nuit, pouvaient rester aux pieds de leur Dieu, et les hommes n'auraient pas le même courage et le même bonheur! Humilié, il court le lendemain chez l'abbé de La Bouillerie, alors Vicaire général du diocèse et son confesseur. L'œuvre de l'adoration nocturne des hommes était créée.

Celle des femmes allait-elle sortir de la même source, jaillir de la même inspiration? Une œuvre d'adoration nocturne des femmes allait-elle s'organiser sur le modèle de celle des hommes? Rien, je crois, ne fut tenté immédiatement. Les essais vinrent plus tard, à Lyon, en 1878, avec l'autorisation du cardinal archevêque, Mgr Caverot; à Paris, en 1879, avec l'approbation et sous la tutelle prudente et discrète de Mgr Richard, coadjuteur du cardinal Guibert. Ici et là, on suivit le conseil très sage de M. du Mont de Benque, président général de l'Adoration nocturne, à Mlle Tamisier ;

« Je crois que le mode stable, consistant à faire l'adoration de nuit toujours dans le même sanctuaire, est le seul possible pour vous. » A Lyon et à Paris, les religieuses de l'Adoration réparatrice entrebâillèrent d'abord, puis ouvrirent toutes grandes les portes de leurs chapelles hospitalières.

Toutefois le mouvement ne tarda pas à se ralentir et finit par s'éteindre devant les difficultés matérielles et morales que le nombre même accentuait. Il reprend depuis peu, toujours dans les mêmes conditions : à l'abri et comme sous la protection des communautés religieuses, toujours sans organisation générale. On n'arrive ainsi, malgré le dévouement des promoteurs, qu'à des groupements de faibles effectifs d'une cinquantaine de personnes. Il y en a, si je ne me trompe, trois ou quatre à Paris, deux ou trois à Lyon. Il y en aurait de semblables à Bordeaux et à Marseille et sans doute ailleurs.

Mais quand il s'agit de grandes réunions et manifestations de piété catholique, par exemple à Paris, à Notre-Dame des Victoires, la dernière nuit de l'année, la nuit du Jeudi-Saint, les trois nuits de l'adoration perpétuelle, dans toutes les églises de Paris et de la banlieue, la consigne est toujours inexorable. Le geste de jadis, le geste des tourières du Carmel de la rue d'Enfer, s'est retourné contre nous : dès 9 heures du soir, lorsque la veillée sainte va commencer, les femmes sont invitées, et quelquefois peu doucement, à quitter l'église. Les hommes seuls sont autorisés à rester à leur faction d'honneur, à leur poste d'adoration et de prières.

L'expérience est donc faite, et, semble-t-il, définitivement concluante : une œuvre d'adoration nocturne comme celle des hommes n'est pas pour vous.

III

Pour vous, il en faut une *à vous*, une qui vous appartienne en propre et vous permette d'occuper la place qui vous revient, la nuit, en adoration de la sainte Eucharistie, qui réponde aux ardentes aspirations de vos âmes, et qui puisse donner en même temps satisfaction aux besoins des cœurs aimants, affamés d'esprit de sacrifice et de réparation, — j'emprunte encore les termes de la notice —, « retenus dans « leur demeure par les convenances, la maladie, ou la diffi- « culté de se transporter dans les églises où se font les exer-

« cices publics de l'Adoration ». A tous ceux-là il faut les cadres vastes et souples de l' « Adoration nocturne à domicile ».

« Elle s'adresse à tous les chrétiens sans distinction d'âge « ni de sexe. Elle invite les âmes pieuses, empêchées de se « rendre à l'église, à adorer *de loin, à domicile, chez soi,* « comme on a dit tout d'abord, la même présence réelle que « d'autres adorent de plus près, devant le tabernacle ou l'os- « tensoir. »

De loin, de chez soi, à distance, cette adoration du Très Saint-Sacrement est-elle une véritable adoration? Peut-elle, en dépit de l'éloignement, être assimilée à une adoration effective en présence du Très Saint-Sacrement? En contient-elle le mérite et l'efficacité? — Oui, parce qu'elle a la puissance de *l'intention*, de l'intention, âme de la volonté et de l'amour, qui, à travers le temps et l'espace, va saisir pour ainsi dire son objet, son objet divin, et lui présenter, comme s'il était en face de lui, ses hommages et ses supplications. « Tant vaut l'adorateur, a-t-on dit, tant vaut l'adoration. » Cette adoration vaut l'amour qui rapproche les distances, l'intensité et la ferveur de l'amour qui l'inspire. Quand sainte Geneviève, pendant ses veillées protectrices, se transportait, par la pensée et l'amour, dans une des églises préférées de son Paris endormi, voire dans sa basilique de Saint-Denys, pour y adorer l'Hôte du tabernacle, n'adorait-elle pas réellement, véritablement le Très Saint-Sacrement?

Pouvez-vous douter que ce ne fussent de véritables adorations, de véritables visites du Très Saint-Sacrement, ces visites et ces adorations du vénérable cardinal Richard pendant ses voyages en chemin de fer, lorsque, nous raconte son très pieux et très intéressant historien-témoin, « en se mettant « à genoux sur la banquette du wagon, et en appuyant son « front sur la barre de fer du filet, il adorait le Saint-Sacre- « ment de loin, dans les églises dont on apercevait le clo- « cher »?

Enfin, ce pouvoir de l'intention n'a-t-il pas été sanctionné, et comme authentiqué par le pape Pie X, à l'occasion des Congrès eucharistiques internationaux? « Il a décidé que tous « les fidèles pouvaient et devaient être congressistes soit de « fait en se rendant au Congrès, soit d'esprit et de cœur en « s'y unissant par la pensée et la prière, et il a accordé

« indistinctement aux uns et aux autres *les mêmes indulgen-*
« *ces.* »

Or, notre association parisienne d'adoration nocturne du Très Saint-Sacrement *à domicile* a été l'objet d'une faveur analogue. Nous avons reçu du Saint-Siège, à la date du 31 janvier 1923, une longue liste d'indulgences plénières et partielles que tous ses membres peuvent gagner aux conditions ordinaires. Pour gagner ces indulgences, pour remplir la condition essentielle d'agrégation à cette association d'adoration nocturne à domicile, les associés ne s'engagent « qu'à une heure d'adoration par mois, dans la nuit qu'ils ont choisie, entre 8 heures du soir et 8 heures du matin ».

Ainsi donc, chaque petite lampe d'adoration nocturne, *lucerna ardens et lucens*, ne s'allumera qu'au gré de son porteur comme s'allument successivement, les unes après les autres, les étoiles du firmament, depuis le pâle crépuscule jusqu'à l'aube blanchissante. C'est l'ordre dispersé de la tactique moderne, de cette armée immense de la prière, du sacrifice, de l'adoration, dont les unités éparses sont disséminées dans les vastes espaces de l'univers. Mais toutes obéissent au commandement du chef suprême.

Telle est l'œuvre de l'Adoration nocturne à domicile, en particulier l'association de Paris, érigée canoniquement le 8 septembre 1921 en la fête de la Nativité de la très sainte Vierge par S. Ém. le Cardinal Dubois, enrichie de précieuses indulgences par le Saint-Siège à la date du 31 janvier 1923. Daigne la Vierge Marie, Notre-Dame du Très-Saint-Sacrement, lui obtenir une large effusion des bénédictions divines !

* * *

Après les fêtes tchécoslovaques en l'honneur de saint Venceslas

Les fêtes magnifiques qui viennent de se dérouler à Prague à l'occasion du millénaire de saint Venceslas ont eu au point de vue spirituel une importance considérable. Elles ont d'abord groupé tous les Tchèques et tous les Slovaques sans distinction de partis, de castes, et de religions, autour de la grande, pure et libre figure de ce héros national mort à vingt-trois ans et qui incarna au X^e^ siècle l'idéal chrétien dans toute son ampleur et dans toute sa noblesse. Grand prince qui sut accroître le prestige de son pays au sein de l'Empire germanique, tout en ayant la sagesse et le courage, pour sauver la Bohême, de reconnaître la suzeraineté de l'Empereur. Chef militaire aussi, qui, tout en étant passionné de paix, sut munir ses armées des meilleures armes et de la plus stricte discipline, sut garantir la sécurité de son pays. Homme politique remarquable qui sut faire régner dans ses états l'ordre et la prospérité. Surtout, chrétien convaincu et parfait, dont la foi ardente, les vertus éminentes, la charité inépuisable, étaient si universellement connues que dès sa mort il fut l'objet d'un véritable culte que consacra la canonisation dont il fut l'objet dès le X^e^ siècle, puisqu'un sacramentaire de l'époque d'Othon III (983-1002) et de saint Wolfgang (994) fixe déjà sa fête au 28 septembre.

De tout temps ce saint fut considéré comme le protecteur des pays tchèques. C'est à lui qu'on faisait hommage des triomphes et des succès remportés. C'est vers lui que l'on se tournait aux heures de crise et de souffrance. En lui les populations tchécoslovaques asservies, humiliées, écrasées, mettaient toute leur confiance. « Saint Venceslas, chantaient-elles depuis le XIII^e^ siècle, ne laissez périr ni nous ni nos enfants. »

Après plusieurs siècles d'asservissement, ces populations en 1918 ont enfin recouvré leur indépendance et leur liberté. La nation tchécoslovaque en fêtant avec éclat le millénaire de la mort de saint Venceslas a voulu montrer qu'elle n'était pas ingrate, et que revenue à la vie elle n'oubliait pas celui qui

aux époques de détresse avait été pour elle le symbole de l'unité nationale.

L'union de tous les Tchécoslovaques autour de saint Venceslas, de ce héros chrétien, pour n'être pas nouveau, n'en est pas moins important, car la participation officielle du gouvernement tchécoslovaque à ces fêtes, les discours prononcés, les manifestations qui se sont déroulées, ont montré au monde qui l'oubliait parfois que la Tchécoslovaquie avait un autre héros national que Jean Huss. Le culte des Tchèques pour Jean Huss est très particulier, et on doit en parler avec beaucoup de circonspection. Pour nous catholiques étrangers, ce personnage est évidemment avant tout un hérétique, un adversaire de l'Église romaine. Pour les Tchèques il en est autrement. Un grand nombre d'entre eux ne voient en lui qu'un héros tchèque, symbole de l'indépendance et de la liberté; et c'est pourquoi on a eu tort d'attribuer aux fêtes célébrées annuellement en honneur de Huss un caractère anticlérical, un caractère d'hostilité à l'égard du catholicisme. La meilleure preuve en est dans le fait qu'il se trouve des catholiques tchécoslovaques fervents admirateurs de cet hérétique. Or il va sans dire que ce qu'ils admirent et aiment en lui ce ne sont pas ses hérésies.

Quoiqu'il en soit, nous préférons de beaucoup et nous croyons qu'il est préférable de voir tous les Tchèques groupés ainsi autour de Venceslas pour lequel d'ailleurs Jean Huss avait, paraît-il, une profonde vénération, car alors que les catholiques étrangers ne peuvent guère s'associer à des fêtes hussites, ce fut pour nous une grande joie de pouvoir à l'occasion des fêtes de saint Venceslas apporter à la grande nation tchèque ressuscitée un témoignage de notre sympathie, de notre amitié et de notre satisfaction de voir enfin délivré, libre et indépendant un peuple auquel nous unissent tant de liens traditionnels.

Ces fêtes eurent un autre avantage. Elles auront sans nul doute grandement contribué à ressusciter l'unité intérieure de la Tchécoslovaquie en ralliant au gouvernement de Prague toute une partie du clergé et toute une partie des Slovaques catholiques qui considéraient jusqu'ici les dirigeants de la République comme des athées, des hérétiques et des adversaires du catholicisme. Je ne dis pas que ceux qui sont à la tête du gouvernement tchécoslovaque n'aient pas dans le passé donné lieu à quelques craintes relativement à leur

attitude vis-à-vis du catholicisme, mais leur conduite depuis quelques années, les négociations entreprises et menées avec le Saint-Siège, les égards dont ils entourent le Nonce apostolique ont montré chez eux une évolution sinon intérieure du moins extérieure. Nous avons entendu S. Exc. le Nonce apostolique nous faire de grands éloges des membres du gouvernement avec lesquels il est en rapports constants. Il a loué devant nous leur droiture, leur parfaite correction et leur absolue bonne volonté. Nous avons vu surtout la manière dont ces membres du gouvernement — et le chef de l'État en particulier — se sont comportés pendant ces fêtes en l'honneur de saint Venceslas. Non seulement ils n'ont pas hésité à s'associer officiellement à ces fêtes qui, célébrées en l'honneur d'un héros national, l'étaient en même temps en l'honneur d'un saint catholique dont la mémoire et le culte séculaires tiennent à ces vertus chrétiennes. Mais encore, ils se sont montrés d'une grande courtoisie et pleins d'amabilité à l'égard des princes de l'Église et des évêques présents. M. Masaryk les a reçus à sa table et surtout, dans un discours prononcé à la manifestation militaire, eut la délicatesse d'adresser à la mémoire du cardinal Dubois « un souvenir plein de piété ». Bien plus, ce chef d'État connu autrefois pour son hostilité à l'égard du catholicisme n'a-t-il pas dans ce même discours invoqué l'action de la Providence en montrant le rôle de saint Venceslas dans l'histoire générale du pays? Ne s'est-il pas écrié en terminant : « *Avec l'aide de Dieu*, nous-mêmes et nos enfants continuerons, activerons, l'œuvre commencée. »

De tels actes et de telles paroles sont à l'honneur du gouvernement tchécoslovaque et ne peuvent que leur concilier tous les catholiques tchèques et slovaques.

Enfin, au cours de ces fêtes il nous a été donné, par des conversations que nous avons pu avoir et les renseignements que nous avons pu recueillir, de constater à quel point le catholicisme avait fait des progrès considérables, au point de vue de l'influence et du prestige. Nous avions déjà séjourné à Prague il y a neuf ans. Nous avons trouvé une différence énorme. Mais il serait trop long de nous étendre ici sur ce sujet. Nous avons voulu seulement montrer vivement quel avait été le sens spirituel des fêtes de saint Venceslas, et dire quelle impression réconfortante nous en avons rapportée.

Paul Lesourd.

Le V^e^ Congrès national de recrutement sacerdotal

Il se tiendra à Nancy, du 14 au 17 novembre, sous la présidence de Mgr de la Celle.

Les congrès de recrutement sacerdotal, on le sait, ont pour but d'émouvoir l'opinion catholique sur la pénurie actuelle du clergé — il y a chez nous plus de dix mille paroisses sans prêtres —; de provoquer un mouvement de prières pour les vocations; de favoriser la rencontre des prêtres recruteurs, et de permettre enfin l'étude des meilleures méthodes d'éveil, de préservation et de culture des vocations.

Le congrès de Nancy a inscrit à son programme : *les moyens traditionnels d'éveiller les vocations sacerdotales et religieuses* (1). L'importance d'un tel sujet n'échappera à aucun de nos lecteurs. Le congrès national du recrutement sacerdotal apparaît, de plus en plus, comme un organisme nécessaire de la vitalité catholique. Celui de Nancy promet beaucoup. L'enfant, la formation de l'enfant à une vie intérieure, intense et vraie, telle est la première préparation à l'appel : Jésus ne fera entendre sa voix qu'aux petits cœurs déjà unis à son Divin Cœur par une charité fervente. A ce point de vue, la journée d'étude du vendredi 15 novembre sera l'une des plus importantes : elle aura pour thème : *le catéchisme, les enfants de chœur, la confession et la direction des enfants et des adolescents, les retraites*. Ces sujets seront respectivement traités par M. l'abbé Quinet, inspecteur de l'Enseignement religieux du diocèse de Paris; par M. l'abbé Billard, sous-directeur de l'œuvre des vocations du diocèse de Tours; par M. le chanoine Baussart, directeur du Collège Stanislas; par le

(1) Adresser la correspondance et les offrandes à M. l'abbé Gégout, 35, Cours Léopold, Nancy.

R. P. Navatel, S. J., directeur de la revue *Le Recrutement sacerdotal*. Les grands sermons du soir seront donnés à la cathédrale par Mgr Henry, président général de l'Œuvre de Saint-François-de-Sales, le R. P. Bellouard, O. P., et M. le chanoine Thellier de Poncheville.

Il y aura également une journée — celle du samedi — pour les œuvres féminines de vocation. M. le chanoine Houbaut, de Nancy, y parlera du *rôle des dames catéchistes dans l'éveil des vocations*.

Pour la lecture spirituelle

Une nouvelle histoire de l'Église.

Le R. P. Jacquin, professeur à l'Université de Fribourg, vient de publier le premier volume d'une *Histoire de l'Église* (1) : ce volume, consacré à l'antiquité chrétienne, depuis la fondation de l'Église jusqu'au concile de Chalcédoine (451), sera bien accueilli du grand public auquel il est destiné.

Certes, nous ne manquons pas, depuis quelques années surtout, de livres excellents dans lesquels nous pouvons trouver l'indispensable initiation à l'étude des origines chrétiennes ; et chacun d'eux se recommande aux lecteurs par des qualités qui lui sont propres. Celui-ci nous apparaît comme singulièrement précieux par l'ampleur de son information et par l'attention qu'apporte l'auteur à pénétrer le secret des âmes.

Il serait vain de louer ici l'érudition du R. P. Jacquin : ce n'est pas en vain qu'il enseigne depuis un quart de siècle l'histoire ecclésiastique. On peut dire qu'il n'est aucun des grands problèmes soulevés par les critiques sur lequel il ne se soit fait une opinion personnelle. Il a beaucoup étudié, beaucoup lu ; et la bibliographie, volontairement restreinte à des ouvrages accessibles pour des lecteurs français, qu'il donne à la suite de chacun des chapitres de son livre, est loin de donner une idée de la richesse de ses informations. Une phrase, un mot parfois, qui semble jeté au hasard, suffisent à montrer, lorsqu'on sait lire entre les lignes, que l'on a affaire en lui à un esprit des plus avertis, à un savant des plus pénétrants.

Mais l'érudition n'est, si l'on peut dire, que la propédeuti-

(1) A.-M. Jacquin, *Histoire de l'Église*. Tome I, L'antiquité chrétienne; in-8 de XVI-698 pages. Paris, Éditions de la « Revue des Jeunes », 1929. 50 fr.

que de l'histoire; et le P. Jacquin ne cherche pas à nous écraser sous le poids des références. Il veut, avant tout, nous faire comprendre et aimer l'Église du passé; pour cela, il s'attache à mettre en relief la noblesse des âmes qui l'ont plantée dans leur sang ou qui l'ont défendue par leurs œuvres. Voici saint Irénée : « Modéré en tout, l'évêque de Lyon n'a pas pour la philosophie l'engouement d'un saint Justin, mais il ne l'accable pas, comme un Tatien, de sarcasmes où la rhétorique a sa bonne part : il l'a étudiée, l'apprécie et l'utilise. Toute vraie science, selon lui, mérite l'estime : par contre, à l'étude qui devient une curiosité présomptueuse, un levain d'orgueil, il préfère la simplicité de la foi ignorante, mais unie à la charité (p. 110). » Voici saint Cyprien : « Énergique sans rudesse, doux mais ferme, prudent toujours, tout de suite il parut un chef. La sainteté de son âme se reflétait sur son visage et imposait le respect. D'une austérité qui n'avait rien de triste, affable sans excès, il savait allier la gravité et la bonne humeur (p. 197). » Bien d'autres pages encore seraient à citer. On n'oublie plus, lorsqu'on les a lus une fois, ces « portraits chrétiens », si fortement posés, et dessinés d'un trait tellement vivant.

Certes, le P. Jacquin sait qu'il ne peut pas tout dire et que, faisant œuvre d'historien au sens courant et restreint de ce mot, il n'a pas le droit de mettre en relief l'action de Dieu sur les âmes. Il le regrette d'ailleurs et s'explique là-dessus en toute franchise dans quelques pages, tout à fait remarquables, de l'avant-propos (p. XI-XIV). Mais tout le long de son livre, on sent qu'il pense à cette invisible action et que la vie de l'Église reste inexplicable à ses yeux, sans l'intervention constante de la Providence : ne le voit-on pas, en lisant cette simple phrase qui termine le chapitre sur Tertullien : « Malgré cette défection, l'Église d'Afrique poursuivit ses destinées, montrant ainsi qu'un homme, eût-il du génie, n'est pas nécessaire aux œuvres divines (p. 115). » Ou encore celle-ci, sur Julien : « Il fallait, pour se lancer dans une telle entreprise, l'esprit chimérique d'un rêveur, soutenu par une conviction de mystique et la haine d'un apostat (p. 369). » Pour cela surtout, un livre est un beau livre : écrit avec beaucoup de science, il est encore écrit avec beaucoup d'amour.

G. BARDY.

Le Credo des Artistes (1).

Ce livre eût jeté M. de Meaux dans l'étonnement — *étonnement* pris au sens fort que le terme avait au XVII[e] siècle.

Or, loin de se détourner, et de condamner, et de jeter l'anathème, voici qu'un prêtre, un théologien autorisé, se penche vers les artistes — et vers les plus décriés d'entre eux : les comédiens — pour leur parler comme à des frères et leur enseigner la perfection chrétienne.

D'autres eussent cherché l'idéal en marge de l'art, le R. P. Gillet le découvre à l'intérieur et en prolongement du dangereux métier. Car, on ne peut nier, selon l'expression aujourd'hui à la mode, que les artistes « vivent dangereusement ».

Le R. P. Gillet ne l'ignore pas, mais il croit que l'Art, si néfaste lorsqu'il est abandonné à lui-même, est capable de préparer, disposer, exciter merveilleusement l'âme humaine à recevoir la grâce divine.

Pareille vérité ne serait-elle pas évidente? En réalité, c'est la question de fait qui souffre difficulté. Le théâtre moderne, en particulier, jouit d'une fâcheuse réputation auprès des moralistes.

Raison de plus, écrit le R. P. Gillet, pour christianiser les artistes :

« ... C'est même pour les dégoûter de continuer cette pauvre vie qu'on leur impose que je voudrais qu'ils fussent deux fois chrétiens. Lorsqu'un jour leur conviction aura grandi, et qu'au lieu de lutter isolément contre l'immoralité actuelle du théâtre, ils seront plusieurs centaines à protester au nom de l'art, de leur dignité personnelle, et de leur responsabilité morale, ce jour-là, il y aura quelque chose de changé en France, et le public leur saura gré d'avoir purifié la terre, rien qu'en se souvenant du Ciel (2). »

L'*Ami du Clergé* (3), pessimiste, estime que :

« Quelle que soit la possibilité pratique d'obtenir un théâtre moralisateur, elle est encore bien lointaine, et bien problématique encore

(1) *Le Credo des Artistes*, par le R. P. M.-S. Gillet, O. P. Éditions de la « Revue des Jeunes », 1929, in-16, IX-322 p.

(2) *Le Credo des Artistes*, p. 35-36.

(3) 26 septembre 1929, p. 627-632.

la transformation de notre théâtre contemporain si corrompu et si corrupteur ! Et puis, est-il vrai que le public, le public qui fréquente les théâtres, saura gré aux artistes chrétiens de tenter une réforme en ce sens ? Je crois qu'ici la psychologie du P. Gillet est en défaut, et que celle de Bossuet, au contraire, est dans le vrai. Le public des théâtres ira, toujours aussi nombreux, sinon plus nombreux, encourager les pièces scabreuses et les revues audacieuses ; et c'est, en réalité, ce que l'immense majorité demande. »

A ces réflexions décourageantes s'oppose heureusement un fait, et c'est l'*Union Catholique du Théâtre*, dont le R. P. Gillet est l'aumônier depuis sa fondation. D'ailleurs la difficulté d'une entreprise n'est pas une raison pour hésiter à l'entreprendre : la difficulté est une raison de la vouloir avec plus de décision.

Nous conseillons vivement au rédacteur de l'*Ami du Clergé* d'assister, une fois ou l'autre, à la « Messe des Comédiens » — (le R. P. Gillet déclarait n'en pas connaître de plus édifiantes à Paris !) —, et peut-être hésitera-t-il à parler de « l'espoir fragile auquel nous convie l'auteur du *Credo des Artistes* ».

L'auteur du *Credo des Artistes* vient d'être placé à la tête de son Ordre, et ce recueil devient pour l'*Union* une sorte de testament...

Mais l'œuvre est fondée, elle se développe, déjà elle porte des fruits, et il est permis de beaucoup espérer de son effort.

M.-H. L.

Ma vie de fils adoptif de Dieu (1)

Méditations, lectures, vie des Saints pour tous les jours de l'année. L'idée générale qui préside à tout l'ouvrage, c'est la vie surnaturelle, considérée chaque mois sous un aspect divers. Les plans de méditations sont divisés en trois points, les lectures sont tirées de la sainte Écriture ou de pieux auteurs, enfin chaque jour une brève notice fait connaître le

(1) Abbé Ch. Chouzier, *Ma vie de fils adoptif de Dieu*. 4 vol. in-18 de 350 à 400 pages chacun. 8 fr. le volume. Téqui, Paris.

saint dont on fait la fête. Tout cela est court, succinct, présenté de façon à éveiller les réflexions personnelles. On aurait pu préférer une division moins étrangère au sujet et qui eût permis de mettre l'exemple du saint se rapportant au sujet de méditation. L'auteur a jugé préférable de mettre chaque jour quelques lignes sur le saint dont l'Église célèbre la fête.

Fr. S. Bézine, O. P.

Le joug suave du Roi Jésus (1)

Le sous-titre définit excellemment cet ouvrage : Petite théologie pratique à l'usage des fidèles. Ce petit volume est susceptible d'être le livre de chevet du chrétien, son manuel de vie religieuse. Il comprend trois parties : Les vérités à croire (Dieu, Jésus-Christ, l'Église); les préceptes à observer (commandements de Dieu et de l'Église); les moyens de salut à employer (grâce, sacrements, prière). C'est plus que le catéchisme, c'est vraiment un traité de religion, présenté sous une forme attrayante : des divisions, mais claires, précises; des exemples appropriés, un style facile qui ne sent pas le manuel. L'auteur a cherché à attirer l'attention sur le Sacré-Cœur, dans les exemples souvent, et surtout dans la conclusion. C'est vraiment le livre nécessaire à tout chrétien soucieux de connaître sa religion et qui ne peut s'adresser directement aux ouvrages didactiques ou purement doctrinaux. On y a ajouté les principaux exercices du chrétien (prières, messe, etc...) et des prières au Sacré-Cœur et à la très sainte Vierge.

Fr. S. Bézine, O. P.

(1) R.P. Henry, C.SS.R., *Le joug suave du Roi Jésus*. 1 vol. in-16 de XVI-404 pages. 5 fr. Apôtre du Foyer, 7, rue Barra, Saint-Étienne (Loire).

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Carolus, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne)